

28^e Journées Européennes du Patrimoine



Bastia

Le Voyage du Patrimoine

Remontons le temps dans les anciens Lycées de Bastia
ouverture exceptionnelle au public & expositions temporaires

Lycée Jean Nicoli

Établissement Jeanne d'Arc

Collège Simon Vinciguerra

17 et 18 septembre 2011

Entrée libre • 10h à 12h - 14h à 17h

Et aussi des concerts, des visites guidées,
des spectacles... le programme sur :
www.levoyagedupatrimoine.fr

Renseignements : Direction du Patrimoine
de la Ville de Bastia : 04.95.32.91.66
Toutes les manifestations organisées dans le cadre
des Journées Européennes du Patrimoine sont gratuites



L'établissement Jeanne-d'Arc

Ancien Pensionnat Saint-Joseph - Maison d'éducation des sœurs de Saint-Joseph de Lyon

(notice historique)

Les origines

La Congrégation de Saint-Joseph de Lyon est instituée en 1808, sur l'initiative de l'oncle de Napoléon, le cardinal Joseph Fesch (1763-1839), archevêque de Lyon et primat des Gaules. Cette communauté est l'héritière spirituelle de la Congrégation des sœurs de Saint-Joseph fondée en 1650 dans la ville du Puy, par le père Jean-Pierre Médaille (appartenant à l'ordre des Jésuites). Elle fut dissoute durant la période de la Révolution Française. Mère Saint Jean Fontbonne, membre de l'ancienne congrégation, fut la fondatrice de la nouvelle communauté et en devint la première Supérieure Générale. Les sœurs de Saint-Joseph s'impliquent traditionnellement dans l'éducation des petits enfants et dans l'instruction des jeunes filles.

En 1824, à la demande du Cardinal Fesch, Mère Saint Jean Fontbonne envoie cinq sœurs à Ajaccio. Elles y fondent l'école Saint-Joseph qui existe toujours (au n°4 bis du boulevard Lantivy).

Les débuts à Bastia

En 1840, une petite délégation de sœurs de Lyon, sous la direction de Mère Saint Régis, fonde le pensionnat Saint-Joseph de Bastia. L'établissement, qui débute avec une trentaine d'élèves, s'installe dans une propriété du quartier Saint François, louée à l'avocat Carbuccia. De 1840 à 1849, les sœurs ouvrent plusieurs petites écoles primaires gratuites (école Saint-Jean, école Sainte-Marie, école Saint-Joseph, école des Saints-Anges). En 1844, trois sœurs supplémentaires quittent Lyon et viennent grossir les rangs de leurs compagnes de Bastia afin de s'occuper de l'enseignement des jeunes filles pauvres.

En 1845, la maison Carbuccia est la proie d'un incendie dans la nuit du 3 au 4 juillet. L'établissement était alors occupé par 38 personnes (16 religieuses et 22 pensionnaires). Le sinistre ne fait aucune victime mais les dégâts sont catastrophiques. La plupart du mobilier et des effets personnels des religieuses et des élèves internes disparaissent dans les flammes. Deux dortoirs entiers sont détruits et plusieurs pièces de la maison sont gravement endommagées. La presse de l'époque se fait l'écho de la consternation des Bastiais, affectés par cette catastrophe qui vient frapper une institution très appréciée. Celle-ci veille alors à l'instruction de plus de 400 enfants. Des dons privés et publics permettent de restaurer le bâtiment.

En 1846, une "école de midi", destinée à l'éducation des jeunes domestiques, est fondée par la commune. L'enseignement qui y est dispensé est confié aux sœurs de Saint-Joseph.

À partir de 1857, trois des sœurs de Saint-Joseph sont attachées au Lycée Impérial de Bastia. On leur confie la gestion de l'infirmerie et de la lingerie.

Un succès grandissant

En 1865, les sœurs scolarisent près de 800 enfants et manquent de place pour en accueillir d'avantage. Au mois de février 1866, elles demandent 20 000 francs à la municipalité pour les aider à financer la construction d'un bâtiment susceptible de recevoir un total de 1200 élèves. Le Conseil Municipal décide de traiter avec la veuve Carbuccia, héritière de la propriété du quartier Saint-François que les religieuses occupent depuis de nombreuses années.

Le 2 février 1867, la Ville acquiert les bâtiments pour la somme de 65 000 francs et passe un bail avec les sœurs afin de les mettre à leur disposition, moyennant des conditions avantageuses. L'achat permet la rénovation de la vieille bâtisse. Dès 1868, de grands travaux d'extension permettent de multiplier la surface disponible.

L'établissement comprend un corps de bâtiment d'orientation Est-Ouest, doté de deux ailes en retour, dont l'une borde la rue Saint-François (ce sont les bâtiments anciens de l'École du Centre, qui porte actuellement le nom de Modeste Venturi). En 1869, les sœurs disposent d'un établissement rénové et agrandi, adapté à leur mission d'enseignement. En 1870, elles scolarisent un total de 952 enfants.

Un déménagement programmé

Sous la Troisième République, les lois Jules Ferry (de 1881 et 1882) rendent l'enseignement primaire gratuit, obligatoire et laïc. Le but étant d'ancrer progressivement les idées républicaines dans la population française. Les congrégations religieuses se retrouvent donc évincées de l'enseignement public. A Bastia, les sœurs de Saint-Joseph doivent se résoudre à envisager de créer leur propre école, sans le soutien financier de l'administration municipale et des pouvoirs publics. Elles savent que le bail qui les lie avec la ville pour l'occupation de leurs locaux doit prendre fin le 30 juin 1898.

Le 21 mars 1893, Mère Joseph-Louis (née Marie Thérèse Joséphine Crébassol de Lautrec) achète le vaste terrain où un nouvel établissement sera construit. La tradition rapporte que la supérieure, issue d'une riche et noble famille, aurait investi une somme très importante qui lui était échue en héritage. Les parcelles, acquises pour 50 000 francs de l'époque, constituent une belle propriété rurale, sise au lieu-dit Castagno.

Le quartier où se trouve la propriété est en plein développement. De très belles villas bourgeoises y ont été récemment construites et d'autres sont en projet.

La genèse d'un nouvel établissement

Pour la construction de leurs nouveaux locaux, les sœurs s'adressent à l'architecte bastiais Barthélémy Bronzini. Celui-ci relève le défi de concevoir un grand établissement et de mener sa construction en un temps record. Il dresse les plans d'un premier projet où le complexe architectural est constitué de 4 ailes disposées en carré. L'espace intérieur est divisé en deux cours égaux par un cinquième corps de bâtiment, constitué par une vaste chapelle.

C'est un second projet, présentant l'avantage de jouir d'un meilleur ensoleillement des salles, qui sera finalement adopté par les religieuses. Le plan général dispose 3 corps de bâtiments en H et une 4^e aile, constituée par la chapelle, se greffe au centre du corps principal, dans l'axe de la porte d'entrée.

Une fois le plan adopté, c'est l'entrepreneur bastiais Pilate Biaggini qui reçoit la charge de mener le chantier sous la direction de l'architecte. De par son architecture raffinée et ses nobles proportions, le nouvel établissement va figurer au nombre des bâtiments les plus remarquables de Bastia.

Le chantier s'achève au moment même où le bail de la propriété de la rue Saint-François arrive à échéance.

Le samedi 3 juillet 1898, le nouvel établissement des sœurs de Saint-Joseph est solennellement inauguré. La rapidité d'exécution des travaux de construction étonne les Bastiais car la première pierre n'a été posée que 18 mois auparavant. La presse de l'époque rapporte que "le vaste et bel établissement semble avoir surgi comme par enchantement". La chapelle, grande comme une église, est placée sous le vocable de la Sainte-Famille. Elle est consacrée par le chanoine Peretti, Vicaire général de l'évêché d'Ajaccio.

Une histoire mouvementée

À ses débuts, l'établissement compte 77 élèves. L'inauguration intervient l'année même de l'explosion de l'affaire Dreyfus, dans une période politique troublée où la France est partagée en deux camps, les anticléricaux de gauche s'affrontant aux cléricaux de droite. Les gouvernements successifs s'attachent à laïciser la société française, leur action vise à interdire les congrégations religieuses et à supprimer l'enseignement congréganiste. De fait, beaucoup de religieux, voyant fermer leur établissement, sont contraints de s'exiler dans des pays frontaliers (notamment en Belgique et en Italie). La situation est stable en Corse, mais avec la loi de séparation des Églises et de l'État (le 9 décembre 1905), l'enseignement congréganiste est supprimé. Les sœurs enseignantes de Bastia quittent l'île pour s'installer à Livourne, vingt élèves de Bastia les suivent.

En 1910, les sœurs décident de quitter l'Italie pour revenir à Bastia. Afin d'être autorisées à reprendre l'enseignement, elles sont obligées de quitter l'habit et de se séculariser.

Quatre ans plus tard, la Première Guerre Mondiale est déclarée, bouleversant la vie de la société bastiaise. De 1914 à 1918, l'établissement des sœurs de Saint-Joseph est réquisitionné par ordre ministériel et il est transformé en Hôpital Militaire, sous le nom d'Hôpital Auxiliaire n°5. Le grand bâtiment est aux deux tiers affecté à cette fonction, accueillant un grand nombre de militaires blessés et malades.

Après la guerre, le bâtiment est de nouveau affecté à l'éducation.

Dans les années 1920-1930, l'établissement compte 250 élèves. L'entre-deux-guerres voit s'affermir l'excellente réputation du pensionnat Saint-Joseph. La qualité de l'enseignement dispensé par l'institution est reconnue et la plupart des familles aisées de la ville lui confient leurs enfants.

En 1940, les sœurs enseignantes qui avaient été contraintes de se séculariser reprennent l'habit religieux.

D'octobre 1943 à septembre 1944, la Maison d'éducation est réquisitionnée et occupée par les armées alliées. Le pensionnat est fermé mais les classes primaires restent en fonction. Les sœurs assurent leur subsistance en donnant des cours par correspondance et en s'occupant de l'entretien du linge des soldats américains. Les murs de l'une des salles du 3^e étage conservent encore les cartes historiques sur lesquelles l'Etat Major des Alliés a préparé le débarquement des armées en Méditerranée.

De l'après-guerre à nos jours

À la rentrée de 1944, l'établissement est rendu à ses activités originelles et les classes du secondaire sont rouvertes.

Après la guerre, le succès de la Maison d'éducation ne cesse de croître et les élèves sont toujours plus nombreuses. Ils sont 308 en 1950 ; 471 en 1966 ; 620 en 1971. Cette année-là, les sœurs ne pouvant plus assurer seules l'enseignement, confient la direction de l'école à Madame Jolliot. Elles restent dans l'établissement au titre de professeurs et d'animatrices spirituelles.

En 1974, on construit 3 classes enfantines en préfabriqué et l'établissement totalise 739 élèves. À partir de 1976, l'établissement devient progressivement mixte et compte 867 élèves. En 1980, on dénombre 953 élèves et aujourd'hui on en totalise environ 1150.

L'architecte Barthélémy Bronzini (1863-1920)

notice biographique



Sauveur Barthélémy Valentin Raphaël Bronzini (dit Barthélémy), est né le 24 octobre 1863 à Bastia. Il est le fils de Jean-Baptiste Bronzini et de Marie-Rose Bonfanti. Ancien élève du lycée de Bastia, il fut bachelier à l'âge de 16 ans.

Dès les années 1880, sur les pas de son père qui était ingénieur des Ponts et Chaussées, il entame une carrière d'ingénieur au service des Chemins de Fer de la Corse (construction de la ligne Bastia-Corte). Il est affecté dans le département du Nord (à Lille), en tant que conducteur des Ponts et Chaussées, de 1884 à 1887. Il rentre ensuite à Bastia pour y exercer en tant qu'architecte privé jusqu'en 1903. C'est au cours de cette période que les sœurs de Saint-Joseph le chargent de la construction de leur établissement. Entre autres projets à destination de commanditaires privés ou religieux, il consacre la majeure partie de son temps à la construction de luxueuses demeures privées dans le quartier de l'actuel boulevard Benoîte-Danesi. La villa qu'il fait construire pour sa famille, dite « villa Miramar » (1899), est l'une d'entre elles. En face, il construira la « Villa Martha » pour la famille Petri-Guasco (1904).

Son parcours se caractérise dès lors par une succession de périodes alternant entre des phases de construction pour une clientèle privée et d'importants chantiers de travaux publics. Entre 1903 et 1913, il occupe en effet les fonctions d'architecte directeur des travaux de la Ville de Bastia.

Au cours de cette décennie effectuée dans le domaine public, ainsi qu'à travers les nombreuses villas qui témoignent d'une activité prolifique, Barthélémy Bronzini aura contribué à moderniser, profondément et avec une grande élégance, le paysage urbain bastiais.

En 1887, il épouse Eugénie Anne Guasco (1865-1935), dite « Anna », avec laquelle il aura douze enfants. Son beau-père, Sylvestre Guasco était le propriétaire du terrain racheté par les religieuses de l'ordre de Saint-Joseph pour y faire édifier le pensionnat Saint-Joseph (aujourd'hui Établissement Jeanne d'Arc).

Il est mort en 1920, à Bastia, âgé de 57 ans.

Croix Rouge Française
Comité de Bastia

Hôpital Auxiliaire N°5

Bastia le 30 Mars 1917.

Monsieur le Docteur V. Rameroni,
Président du Comité local de la Croix
Rouge Française, Ordre de Saint-Joseph
et de la Vierge, et abbesse des Religieuses de
St Joseph, Pensionnat de Bastia, 7, rue de
la Ville, Bastia et Casse, se souviens
de ces deux lieux par l'insalubrité de
l'Hôpital auxiliaire N°5 d'été de l'année
1916, et qui il est, depuis, laissé à la disposition
des Sœurs de l'Ordre de Saint-Joseph, par leur
insistance.

En foi de qui le présent.

Rameroni

ACADEMIE D'ART
VIE-BISTROT
DE LA CORSE.

UNIVERSITE DE FRANCE.

Bastia le 6 Septembre 1911

Accuse sa réception

Monsieur le Recteur de la Corse
et l'honneur de votre réponse à
M. Crocard, Directeur de ce pensionnat
pour congrégation Bastia, de
plus de la somme qui elle se propose
d'offrir à la venue de son
établissement, et la rentrée prochaine.

Monsieur le Recteur!

Ullacacci

Comité Central, Bastia, 10, rue de la République
et de la Vierge, Bastia



L'établissement vers 1910-1920 ▲

Portrait de l'architecte Barthélémy Bronzini (1863-1920) ▶



Carte postale - 1902 - coll. J. Massei ▶

Les sœurs de Saint-Joseph, par le photographe bastiais Barthélémy Graziani ▼

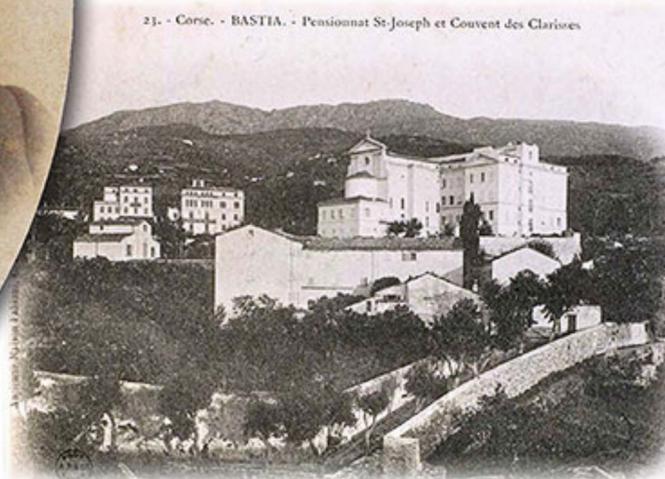


▼ Carte postale - vers 1900-1910
Fonds Bibliothèque Tommaso Prelà (Bastia)

Une salle de classe, vers 1910-1920 ▼

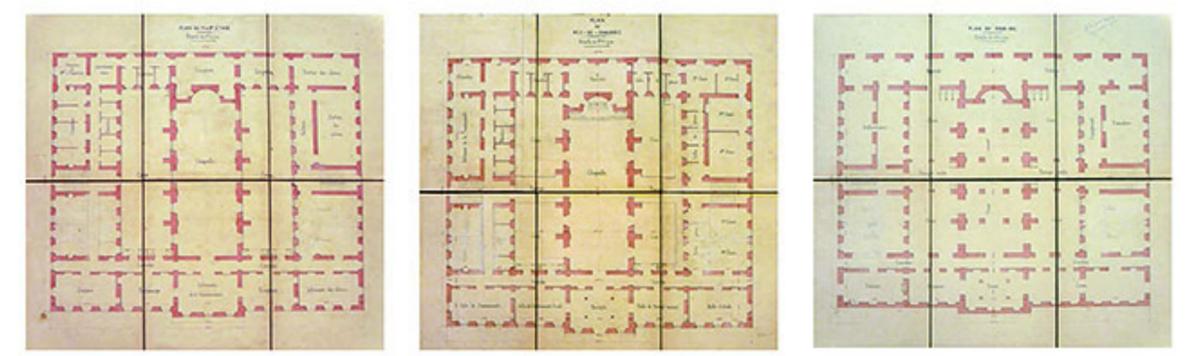
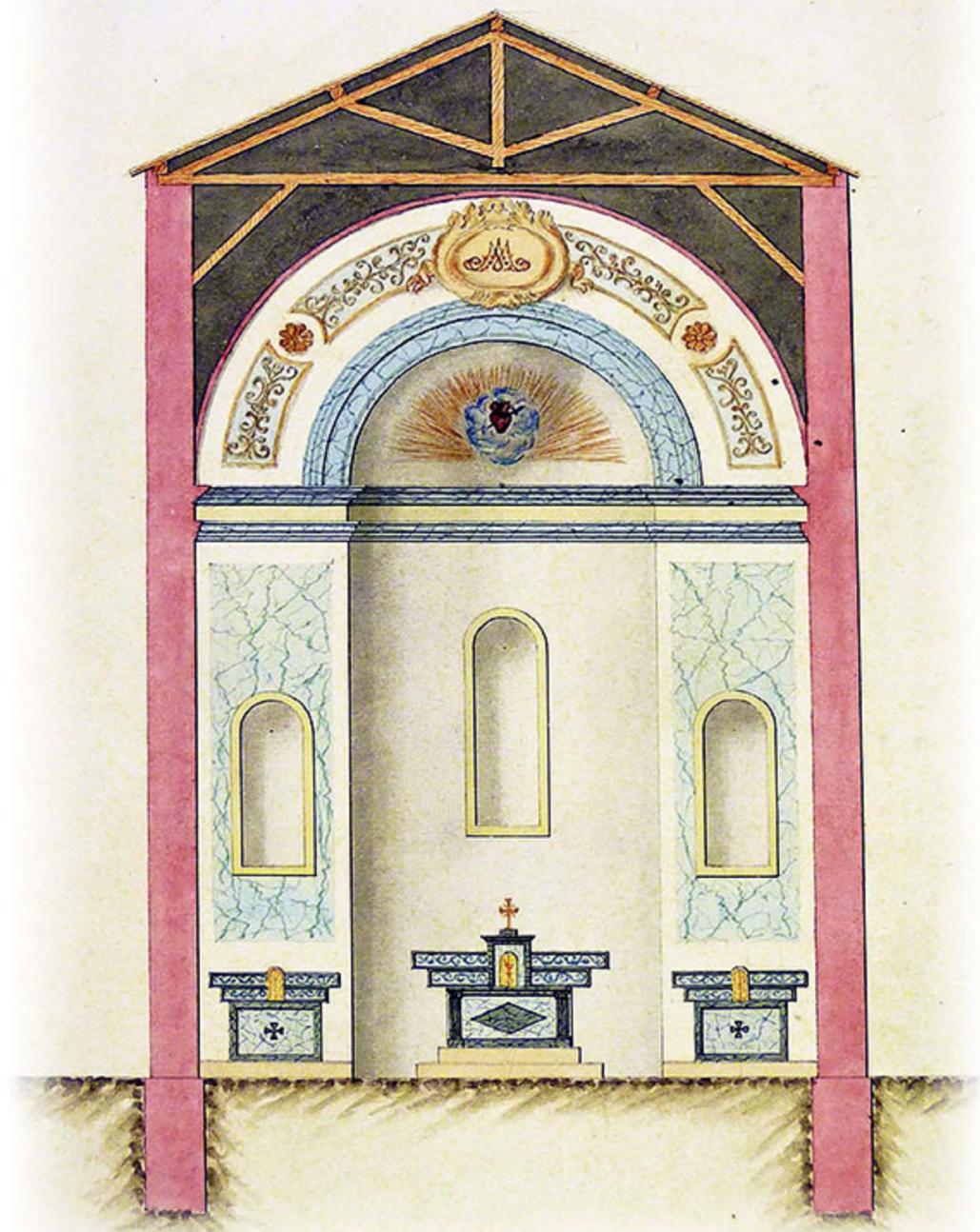
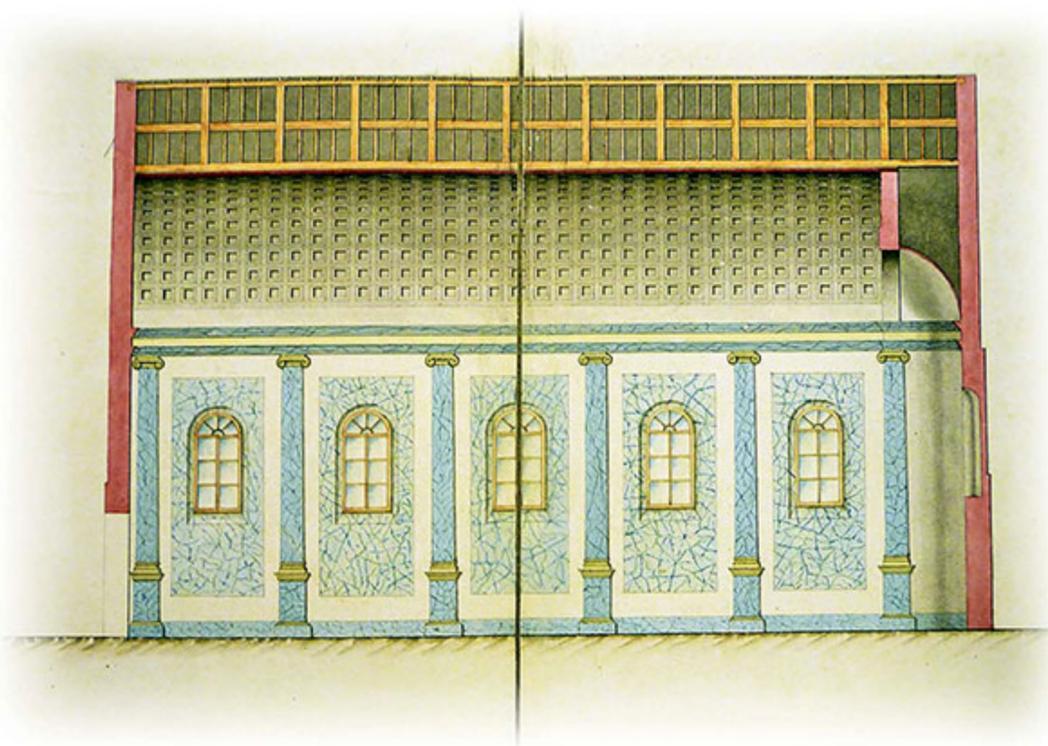
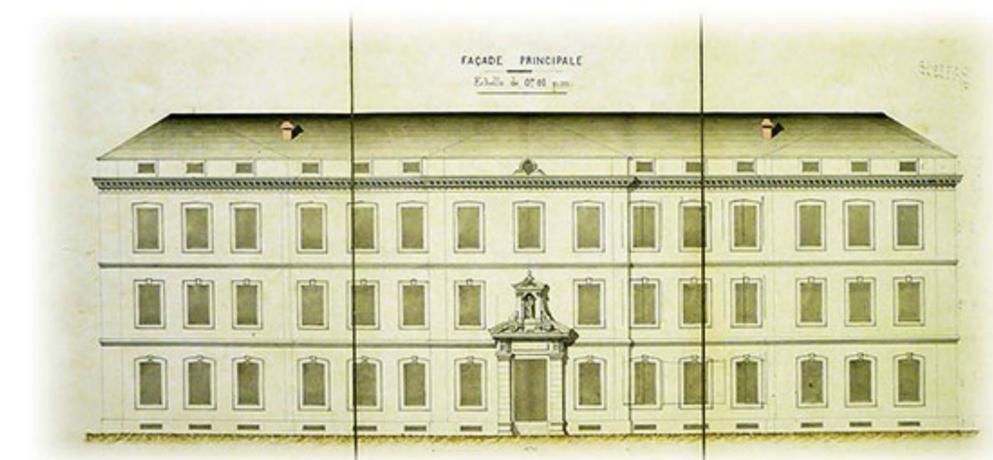
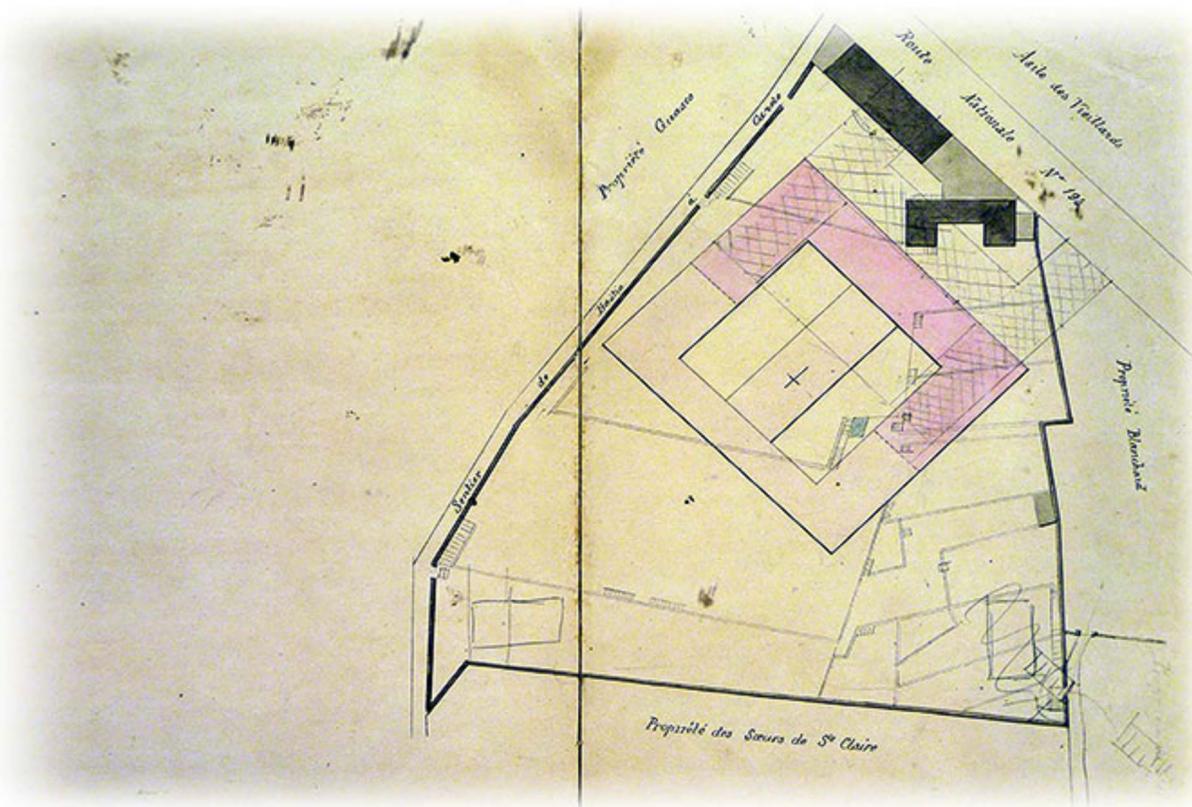


▼ Portrait de la Supérieure des sœurs de Saint-Joseph
par le peintre corse Jean Ullacacci (1864)



▲ Carte postale - vers 1900-1910
Fonds Bibliothèque Tommaso Prelà (Bastia)





© AK-Forcalhon.com



28138

PENSIONNAT S^T JOSEPH
BASTIA 1900-1901



28133

PENSIONNAT S^T JOSEPH
BASTIA 1900-1901





28134

28134

PENSIONNAT S' JOSEPH

BASTIA 1900-1901



28125





28131

PENSIONNAT S^t JOSEPH
BASTIA 1900-1901

Tous les Clichés sont conservés

J. DAVID, 90, Rue de Courcelles à LEVALLOIS-PARIS



PENSIONNAT S^t JOSEPH
BASTIA 1900-1901



PENSIONNAT S^t JOSEPH
BASTIA 1900-1901



PENSIONNAT S^t JOSEPH
BASTIA 1900-1901





▲ Un cours de couture



▲ Un dortoir



▲ La lingerie



▲ Le réfectoire

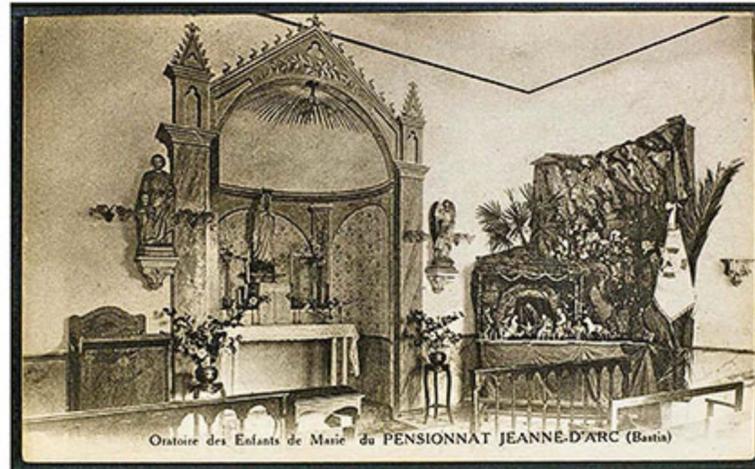
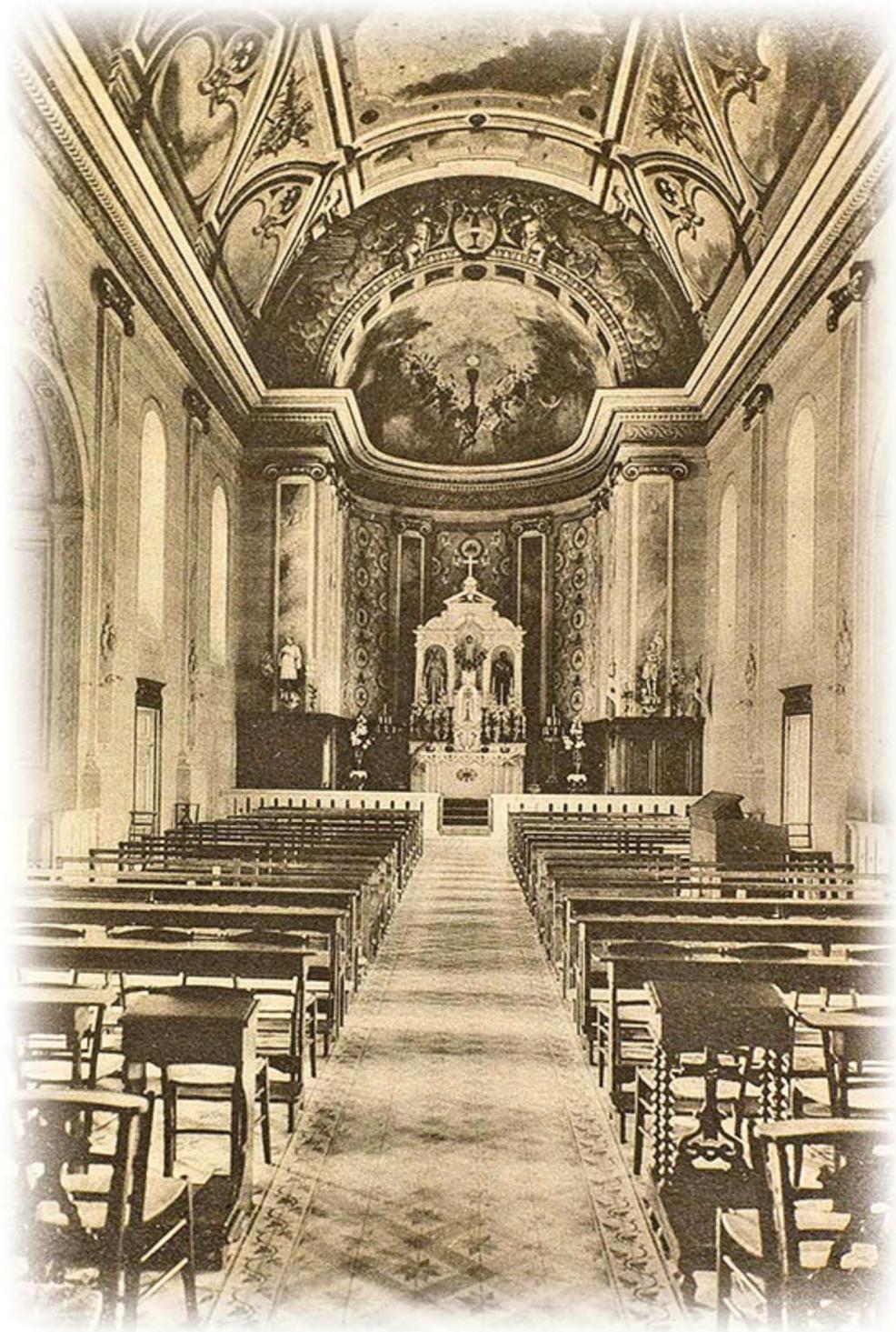


▲ Un dortoir

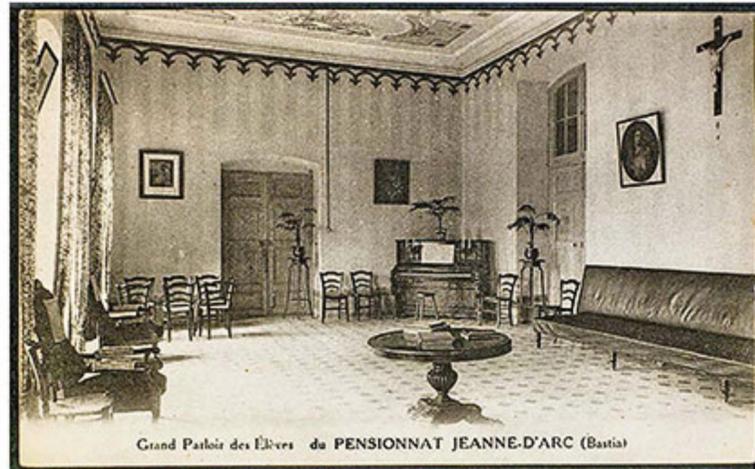


▲ Une salle de cours





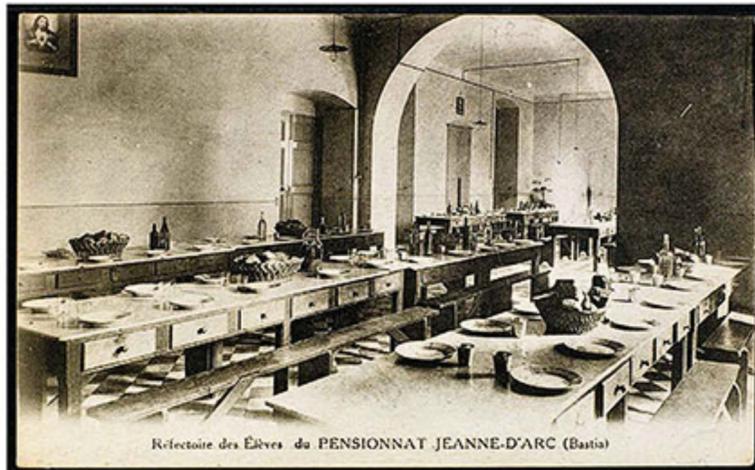
Oratoire des Enfants de Marie du PENSIONNAT JEANNE-D'ARC (Bastia)



Grand Parloir des Éèves du PENSIONNAT JEANNE-D'ARC (Bastia)



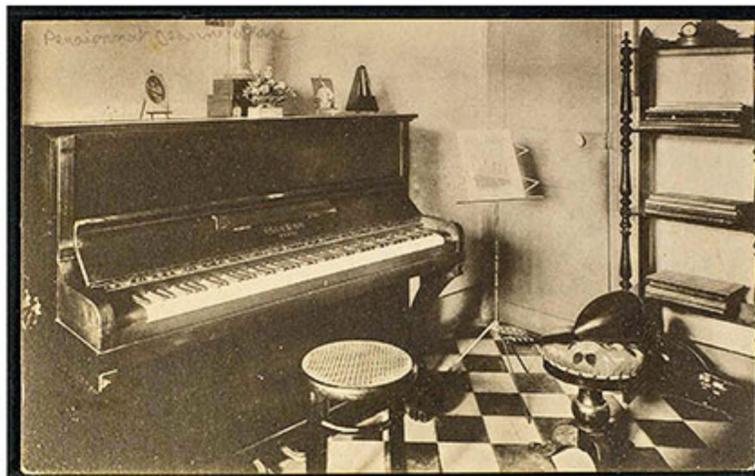
Notre-Dame de Lourdes PENSIONNAT JEANNE-D'ARC (Bastia)



Refectoire des Éèves du PENSIONNAT JEANNE-D'ARC (Bastia)



Cour de Récréation du PENSIONNAT JEANNE-D'ARC (Bastia)



© Art-Creatif.com



Le Collège Simon-Vinciguerra

(notice historique)

Les origines

L'actuel collège Simon-Vinciguerra figure au nombre des bâtiments les plus chargés d'histoire de Bastia. Installé dans l'ancien collège des Jésuites, il est l'établissement scolaire le plus ancien de la ville et le plus vieil établissement d'enseignement secondaire de Corse.

Les Jésuites constituent un ordre religieux (la Compagnie de Jésus) fondé par Ignace de Loyola (1491-1556), et approuvé par bulle pontificale en 1540. Le fondateur avait insisté pour que les membres de la Compagnie aient un bon niveau de culture générale. Très vite l'enseignement est devenu une activité importante. En 1548, à Messine (Sicile), s'ouvre la première maison de formation pour jeunes appelée "collège". Dans les années 1740, les Jésuites dirigent plus de 650 collèges en Europe.

Ils sont appréciés pour leurs activités de missionnaires et de pacificateurs. C'est dans cette optique qu'en 1552-1553, Ignace de Loyola envoie deux Jésuites à Bastia. Le père Silvestro Landini et son compagnon, le père Emanuel Gomes constatent les besoins spirituels et l'ignorance de la population, ils forment alors le projet d'une installation pérenne de leur ordre.

L'idée mûrit lentement car les guerres de la fin du XVI^e siècle (1553-1569) désorganisent grandement la société insulaire. Par ailleurs, la réalisation d'un projet si ambitieux demande de trouver des fonds très importants.

Les débuts à Bastia

L'installation des Jésuites à Bastia pourra se concrétiser grâce à la générosité et à la piété du marquis Tomaso Raggio, noble génois qui occupait le poste de Trésorier des finances du roi d'Espagne. À sa mort en 1593, Raggio concède par testament des legs très importants aux collèges jésuites de Madrid et de Gênes ainsi qu'une rente annuelle de 400 écus d'or devant permettre de contribuer à fonder un collège dans l'île de Corse. Le complément financier sera apporté par un autre bienfaiteur, Marc'Antonio Garbarino, riche sénateur génois, qui offrit une rente annuelle de 800 écus.

Le cumul des deux sommes étant suffisant pour assurer le fonctionnement d'un établissement, en 1601, le pape Clément VIII décide d'envoyer des pères Jésuites à Bastia pour y ouvrir un collège et fonder un couvent. Les premiers Jésuites arrivent en mission dans les premiers jours de l'année 1602. Installés provisoirement chez des particuliers, ils assument toutefois très rapidement leur responsabilité d'éducation. En 1605, huit Jésuites résident à Bastia et dirigent plusieurs classes, tout en effectuant des missions dans l'intérieur de l'île.

Un chantier interminable

Le 19 juin 1612, on pose la première pierre du couvent des Jésuites sur un vaste terrain public appartenant à la Sérénissime République de Gênes. Le domaine se trouve dans le voisinage immédiat des *Tre Fontane* (actuelle fontaine des Jésuites, rue Chanoine-Letteron). Le plan est signé de la main du père Antonio Bernabò (1553-1634), recteur du collège de Gênes. Quelques années plus tard, le même personnage signera les plans du collège d'Ajaccio.

Ignace de Loyola est béatifié par le pape Paul V en 1609. Les Jésuites bastiais se démontrent alors très désireux de placer leur nouvelle église sous le vocable du bienheureux. Le fait n'est pas courant, car on juge plus convenable de placer les églises sous la titulature d'un saint. Cet usage sera d'ailleurs formellement imposé en 1740. L'église de Bastia est donc la première de la chrétienté à avoir été dédiée à Ignace de Loyola, avant même sa canonisation (en 1622).

Les travaux de construction sont longs à se mettre en place, car le projet initial, jugé trop coûteux, doit être simplifié plusieurs fois.

L'idée de départ était de construire un complexe architectural de plan quadrangulaire, divisé en 4 quartiers distincts, dont trois seraient organisés autour d'une cour (cour des élèves, cour des religieux, basse cour). Du côté de la rue, seraient implantés un quartier occupé par une grande église et un autre consacré au collège des étudiants (constitué d'une enfilade de salles de classe). En arrière, côté jardin, on prévoit d'installer un quartier bien isolé pour les religieux (comportant leurs cellules) et un autre pour les communs (cuisines, réserves, ateliers).

Le plan finalement retenu simplifie les différentes ailes. On supprime des corps de bâtiment en implantant les cellules des religieux au-dessus des salles du collège. Le complexe n'est pas encore achevé qu'il est modifié en cours de chantier. En 1619, les lieux sont encore inhabitables et les pères ne peuvent toujours pas s'y installer. En 1629, le Provincial des Jésuites décide que l'on s'en tiendra rigoureusement à la dernière version approuvée du plan. Il décide de mettre en chantier les salles de classe des ailes Est et Nord qui fermeront la cour mais qu'avant toute chose, on terminera la grande salle, afin que les pères puissent enfin s'installer.

En 1647, deux salles de classe existent côté nord, mais les trois de la façade Est restent encore à faire. Il faudra attendre 1680 pour l'ouverture officielle des locaux du collège.

La genèse d'une grande église

Au début du chantier, en attendant la construction d'une église monumentale, on avait aménagé une chapelle dans l'aile Nord, en rez-de-chaussée des salles de classe (la *chiesa vecchia*).

La grande église (*chiesa nuova*, ou *chiesa maggiore*) que l'on ambitionne de construire suit les mêmes tâtonnements que le reste des bâtiments conventuels. Le premier projet prévoit 10 chapelles latérales et trois portes en façade, finalement on optera pour 12 chapelles et un seul grand portail.

En 1629, le chœur et les 8 chapelles qui lui sont les plus proches sont sortis de terre. En 1635, la façade est suffisamment avancée pour recevoir un portail de marbre au-dessus duquel ont place un buste de Tomaso Raggio, disparu au début du XIX^e siècle, accompagné d'une inscription commémorative.

Les religieux espèrent que la construction sera terminée en 1664, mais à la fin de l'année, la nef de l'église n'est toujours pas voûtée. Les travaux prennent beaucoup de retard à cause de difficultés financières. En 1673, la charpente du toit n'est pas encore posée et la voûte se trouve encore directement exposée à la pluie (ce qui n'empêche pas les religieux d'y célébrer des offices dans les chapelles latérales). Quant à la façade, elle n'est véritablement terminée qu'en 1708 avec la pose dans la niche gauche d'une grande statue de saint Ignace, offerte par le gouverneur Gerolamo Veneroso.

Une histoire longue et mouvementée

À Bastia, les Jésuites assurent l'enseignement secondaire durant la période génoise. Les religieux enseignent les humanités (latin, grec), la grammaire, la rhétorique et la théologie morale. À partir de 1701, on ajoute la philosophie à cet enseignement.

En 1768, la Corse change de souveraineté et les affaires passent aux mains de la France. C'est alors que tous les Jésuites sont précipitamment expulsés de l'île, car leur ordre était banni du territoire du royaume de France depuis 1762. Au moment de leur départ, les religieux avaient en charge les études de 90 élèves.

Louis XV décide de maintenir ouvert l'établissement d'enseignement. De 1770 à 1785, la gestion en est confiée à des prêtres séculiers. Puis, de 1785 à 1792, il est fait appel aux prêtres de la congrégation des Doctrinaires.

La Révolution ferme les dix couvents que comptait la ville. Parmi ceux-ci, l'établissement des Jésuites et son collège. Une loi adoptée à Paris le 10 juillet 1791 transfère à l'état la pleine propriété des édifices religieux, notamment celle des couvents des ordres supprimés.

De 1798 à 1802, l'administration départementale fait rouvrir les locaux sous le nom d'École Centrale. Une École Secondaire, financée par la Ville, prend ensuite le relais.

Sous le Premier Empire, Napoléon confère à l'établissement le statut de Palais Sénatorial et consacre des sommes considérables pour l'aménagement de somptueux appartements destinés au sénateur de la Corse : le général comte Raphaël de Casabianca. Les élèves de l'École Centrale sont contraints de quitter les locaux de la Sénatorerie pour s'installer dans l'ancien couvent Sainte-Elisabeth.

Sous la Restauration, dans les années 1820, le bâtiment est de nouveau affecté à l'enseignement secondaire.

Sous le règne de Louis-Philippe, le 8 février 1832, la Ville de Bastia achète l'ancien couvent des Jésuites à l'État. Elle fait réaliser d'importants travaux d'aménagement pour moderniser le collège et pour pouvoir y transférer ses services, installés à l'étroit dans l'ancien couvent des Missionnaires (actuel Lycée Jean-Nicoli). Après la fin des premiers travaux (en 1836), l'ancien couvent des Jésuites accueille la Mairie, le Bureau de Police et la Bibliothèque Municipale. En outre, les lieux hébergent le Tribunal de Première Instance.

Par arrêté du 30 mars 1838, le Ministre de l'Instruction Publique érige une académie en Corse. Aussitôt, Bastia se porte candidate pour en être le chef-lieu et accueillir un grand établissement d'enseignement secondaire. Sollicité par les Bastiais, le Duc d'Orléans apporte son appui personnel au projet et obtient l'adhésion du Ministre.

Une ordonnance, du 24 août 1838, érige le collège municipal en Collège Royal.

Afin de pouvoir accueillir des étudiants provenant de toute l'île, on décide de doter les bâtiments de deux étages supplémentaires. En 1841, au sein du collège, on institue un cours préparatoire aux écoles supérieures (écoles militaire, navale, forestière). Le 27 décembre 1842, le roi Louis-Philippe signe officiellement l'ordonnance d'ouverture du Collège Royal de Bastia, elle devient effective à la rentrée suivante, le 1^{er} octobre 1843.

Sous la Deuxième République (1848-1852), le Collège Royal prend le nom de lycée.

Sous le règne de Napoléon III (de 1852 à 1870), l'établissement porte le nom de Lycée Impérial. Financé par l'État, comme partout en France, il est destiné à former les élites de la nation. Les lycéens portent un uniforme de drap bleu sombre, des palmes académiques sont brodées au fil d'or sur le collet. La boucle du ceinturon et les boutons de cuivre doré porte une figurine de l'aigle impérial et l'inscription "Lycée Impérial de Bastia". Ils portent également un képi en drap bleu avec liseré et macaron doré.

À partir de 1857, trois religieuses de l'ordre des sœurs de Saint-Joseph sont attachées au Lycée Impérial de Bastia. On leur confie la gestion de l'infirmerie et de la lingerie.

Le lycée de Bastia compte un nombre croissant d'élèves, provenant essentiellement de la moitié nord de la Corse mais aussi du sud (d'Ajaccio, Bonifacio, Sartène) ou appartenant à des familles corses fixées en Amérique Latine (Porto Rico, Mexique, Venezuela). En 1875, on dénombre un total de 459 élèves inscrits en début d'année. De plus en plus, le manque de place se fait sentir et amène les responsables à décider la réalisation d'un bâtiment annexe pour y regrouper les plus jeunes élèves, qu'il est souhaitable de tenir éloignés des grands.

À la fin de l'année 1880, le projet "de construction d'un petit collège dans la cour des moyens au lycée de Bastia" est approuvé et les travaux sont mis en adjudication. Les travaux s'avèrent plus délicats que prévu car il faut descendre très profond dans le terrain meuble pour y établir des fondations solides. C'est seulement en juin 1884 que l'on procède à la réception définitive du nouveau corps de bâtiment (actuelle école Gaudin).

Dans les années 1880, l'enseignement primaire devient gratuit, obligatoire et laïc. La loi Camille Sée (1880) permet l'ouverture de quelques lycées de jeunes filles. En Corse, les filles restent défavorisées par rapport aux garçons car elles ne bénéficient pas d'un enseignement secondaire public. En 1885, le proviseur du lycée organise une classe préparatoire pour les filles de 12 à 15 ans. Ce qui se veut un prélude à la création d'un collège de jeunes filles. La ville soutient financièrement l'opération et dès la première année le cours secondaire de jeunes filles compte 67 élèves. Plus tard, en 1890, le retrait de la subvention de l'État conduira à la fermeture du cours secondaire des jeunes filles, ce qui confèrera à Bastia un très grand retard dans ce domaine pendant au moins deux décennies.

Le Conseil Municipal vote des crédits pour contribuer aux frais de création d'un cours préparatoire à la prestigieuse école militaire de Saint Cyr, il ouvre à la rentrée scolaire d'octobre 1888.

Le choc des deux conflits mondiaux

Le 30 septembre 1914, les bâtiments du Lycée sont réquisitionnés afin de le transformer en hôpital militaire. La capacité de l'internat (200 lits) est portée à 500 lits. Les élèves suivent leurs cours hors les murs, dans des locaux improvisés. Après la Première Guerre, les lycéens réinvestissent les lieux.

Durant les années 1930, les proviseurs successifs ne cessent de souligner que les effectifs du Lycée ne sont plus compatibles avec la surface offerte par l'établissement.

On imagine créer un grand centre d'instruction, regroupant à la fois les études secondaire, primaire supérieure et d'enseignement technique. La configuration de l'ancien couvent des Jésuites ne pouvant pas permettre à la municipalité d'accueillir cet ambitieux projet, on songe à construire un grand établissement sur un terrain dominant la ville. Des complications administratives en termes de rachat des parcelles et l'éclatement de la guerre à la fin de la décennie conduisent à mettre ce dossier entre parenthèses.

Les bombardements aériens de la Seconde Guerre Mondiale (septembre et octobre 1943) se révèlent extrêmement lourds. Le Lycée a subi des pertes matérielles particulièrement importantes : la totalité de l'aile nord, contenant la bibliothèque, a été soufflée par les bombes.

De l'après-guerre à nos jours

Au lendemain de la guerre, il devient urgent de repenser l'organisation et la répartition géographique des différents établissements d'enseignement de la ville. En 1946, sous l'impulsion de Paul Giacobbi, alors Ministre de l'Éducation Nationale, une solution est proposée pour le redéploiement du lycée de Bastia. On décide de le déplacer dans les locaux de la caserne Marbeuf. En 1947, la propriété de la caserne est effectivement transférée au ministère de l'Éducation nationale et dans les années 1950, les lieux sont aménagés pour les mettre en conformité avec leur nouvelle affectation.

En 1966, le lycée étant trop à l'étroit pour poursuivre ses missions, les élèves quittent définitivement l'établissement pour s'installer dans le nouveau Lycée Marbeuf. L'ancien couvent des Jésuites redevient un collège et prend le nom de "Collège du Vieux Lycée".

Depuis 1992, le Collège porte le nom d'un personnage historique dont le parcours est lié à l'établissement. Simon Vinciguerra (1903-1971), interne au lycée de Bastia, bachelier en 1923, poursuit ses études universitaires à Aix-en-Provence. Il devient professeur d'histoire et de géographie au Lycée de Bastia où il enseigne jusqu'en 1964. Auteur de poèmes, de comédies folkloriques et musicales, d'écrits sur l'histoire populaire de la Corse, Simon Vinciguerra fut aussi un grand résistant qui contribua activement à la libération de Bastia en 1943.

De nos jours, le collège Simon-Vinciguerra accueille un nombre moyen de 450 élèves.

▼ Médaille du Conseil d'Administration du Lycée de Bastia - coll. Palais Caraffa



▼ Une classe au Lycée de Bastia en 1919 - coll. L. B.B.



◀ Francesco Ottaviano Renucci (1767-1842) était professeur d'histoire et de rhétorique à partir de 1806. Il devient principal du Collège de Bastia sous la Restauration (jusqu'en 1826).

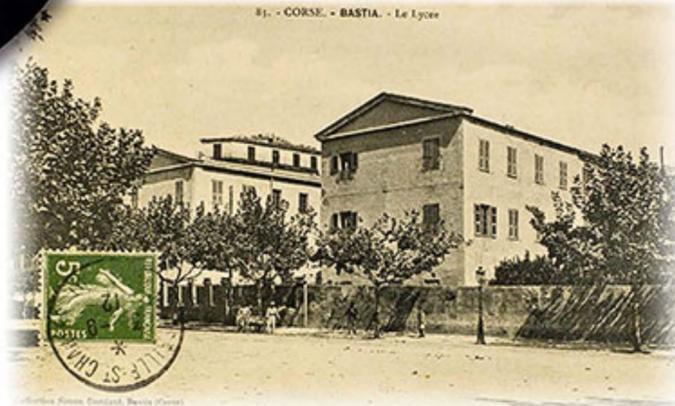
Habit de l'ordre des Jésuites (gravure du XVII^e s.) ▶



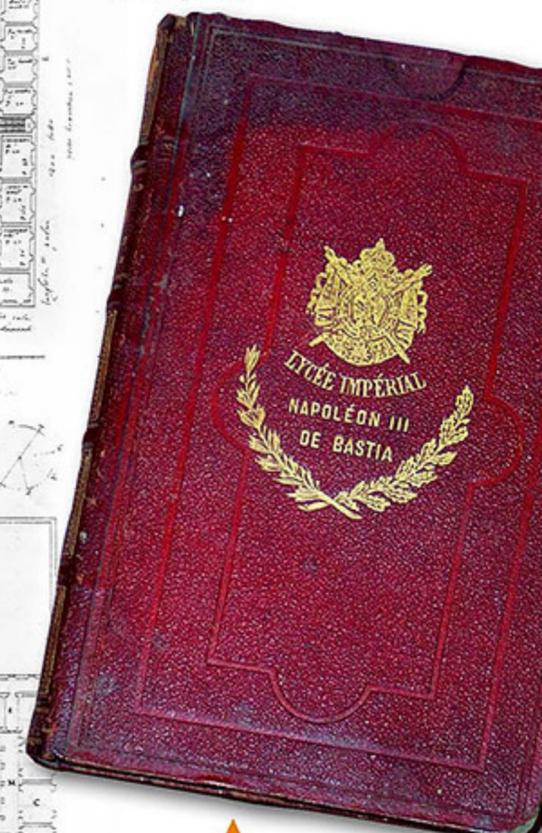
La classe de rhétorique, en 1903 (professeur Orsatti) ▼



▼ Carte postale - vers 1900-1910 - Fonds Bibliothèque Tommaso Prelà (Bastia)



◀ Le premier projet du couvent des Jésuites de Bastia - vers 1612 - Primo piano



▲ Un prix, décerné par le Lycée de Bastia



▲ Le dernier projet du couvent des Jésuites de Bastia - validé en 1629 - Primo piano



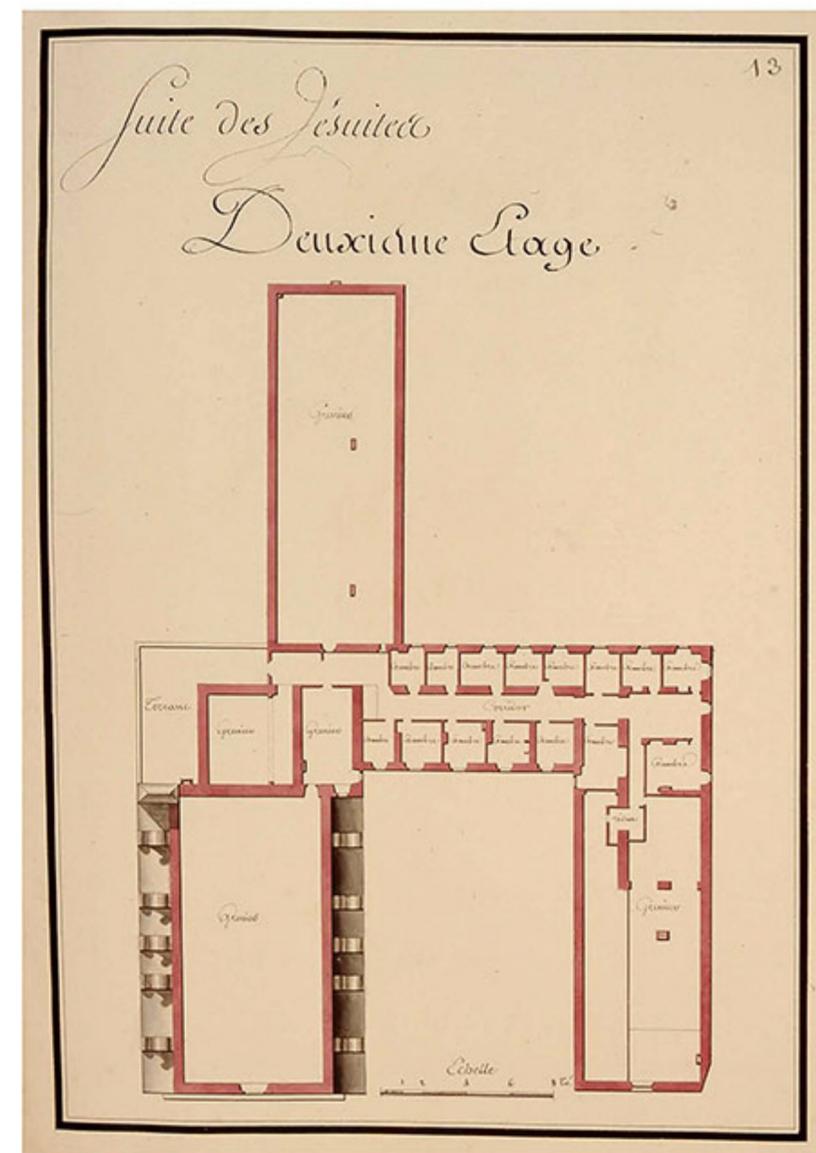
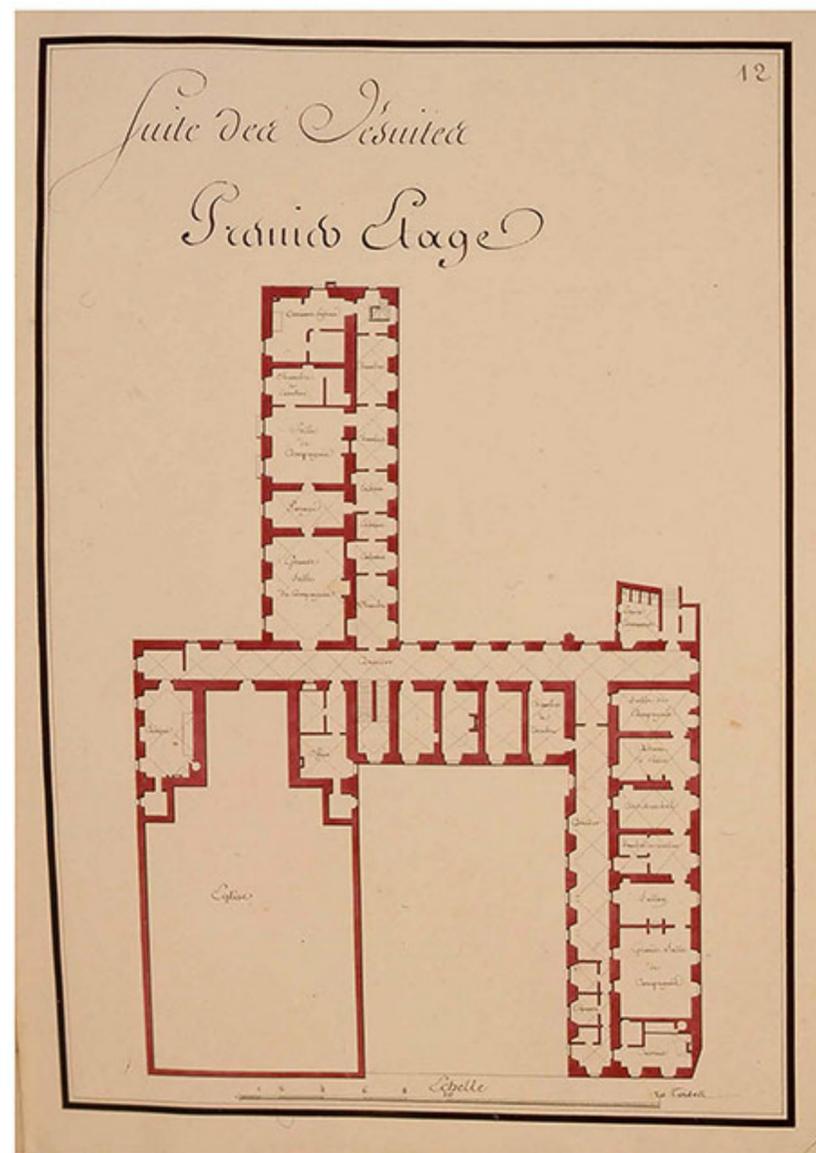
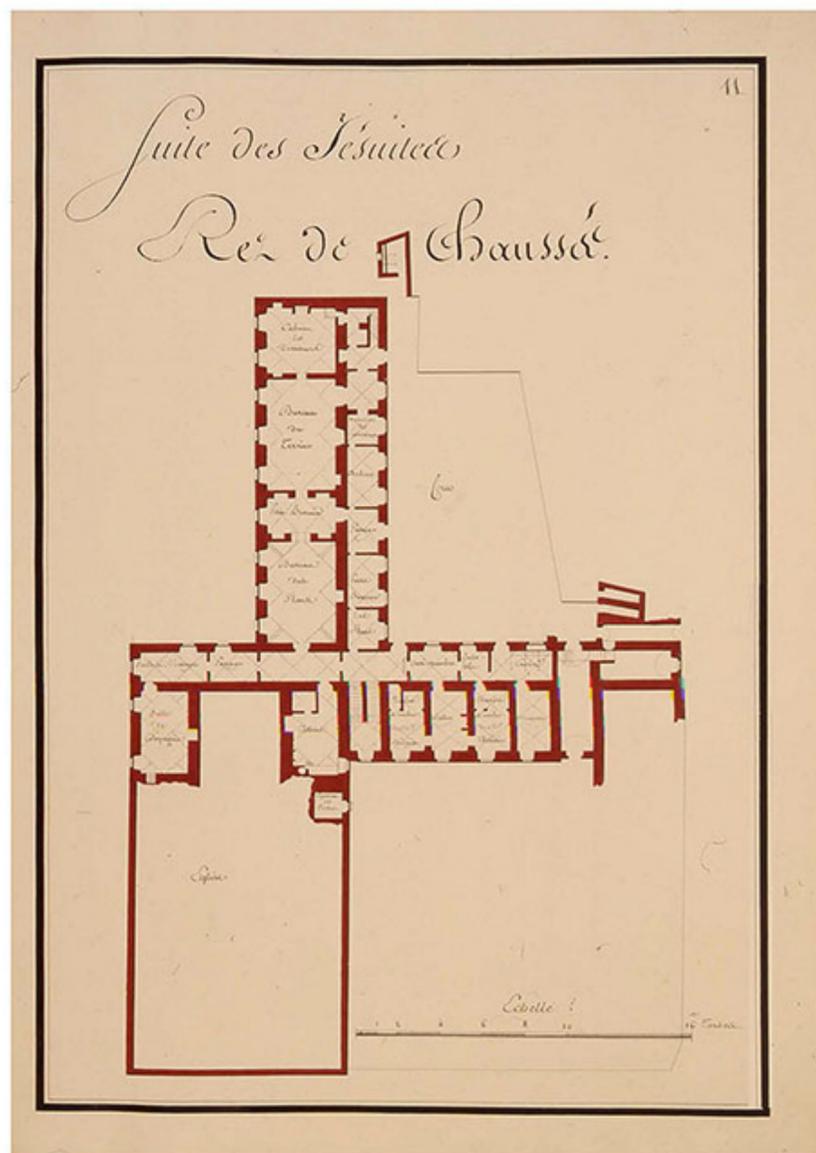
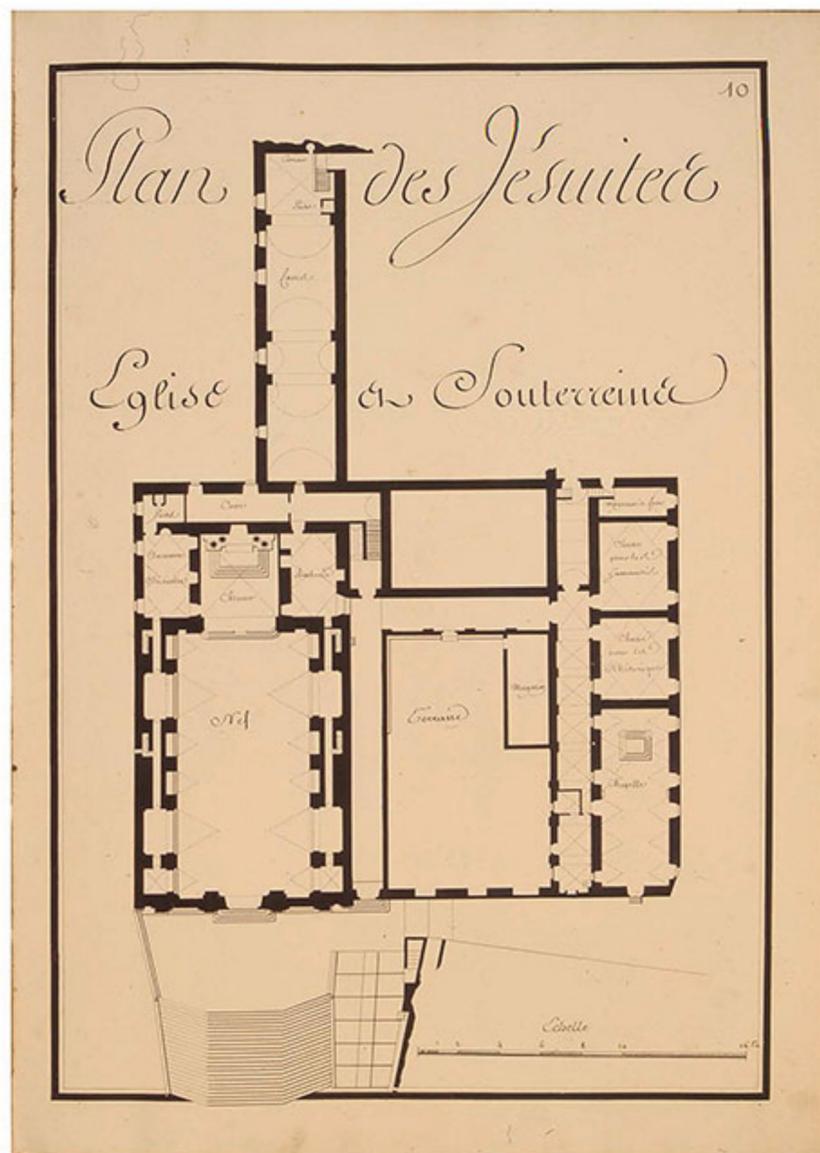
▲ Carte postale - coll. J. Massei

**LYCEE IMPERIAL
NAPOLEON III**

▶ Ancienne plaque du Lycée de Bastia

© AKForcalion.com





Portrait de Tristan Luchetti par Aglaé Meuron
coll. part. ▼



◀ Un lycéen de la famille de Casabianca - coll. part.

Portrait de lycéen
(Folchi, photographe à Bastia) -
coll. J. D. ▶



◀ Jean-Valère Valentini, en uniforme de lycéen
(Boulenger, photographe à Bastia) - coll. J. T.

Portrait de lycéen -
coll. Palais Caraffa ▼



Portrait d'un lycéen -
coll. Palais Caraffa ▶



Portrait de Tristan Luchetti
(Folchi, photographe à Bastia) -
coll. Palais Caraffa ▼









© Microaction.com





© Artcratix.com

► Simon-Jean Vinciguerra (1903-1971)



Dans les années 1920

Palme académique ►

Né le 12 novembre 1903, à Pietra-di-Verde (Haute-Corse), Simon-Jean Vinciguerra est issu d'une vieille famille de Castagniccia.

En 1915, avec de solides bases, acquises à l'école de son village natal, il entre au lycée de Bastia et y effectue une brillante scolarité.

Il poursuit ensuite ses études à Aix-en-Provence, auprès de la Faculté des Lettres où il obtient une licence d'histoire.

En 1934, il revient à Bastia pour devenir professeur d'histoire et de géographie dans son ancien lycée. Il le demeure jusqu'en 1964, date de son départ à la retraite.

Pendant la guerre

Au printemps 1941, quand le Front National¹ est créé, Simon-Jean Vinciguerra est désigné par la direction communiste pour organiser les patriotes dans le Comité d'arrondissement de Bastia.

Le premier groupe de résistance formé à Bastia fut celui du lycée où enseignait Simon-Jean Vinciguerra. Son premier acte de lutte clandestine fut la distribution de tracts à l'armée ennemie, destinés à démoraliser les soldats italiens. Les tracts étaient rédigés en italien par Simon-Jean Vinciguerra et imprimés chez Joseph Gambotti.

Poète et musicien, il écrit les paroles et la musique du Chant des maquisards corses.

Au mois d'août 1943, Simon-Jean Vinciguerra participe à des négociations secrètes avec le colonel des chemises noires, Gianni Cagnoni, afin de rallier l'armée italienne à la cause de la Résistance. Lors de l'insurrection, le 9 septembre, avec le Comité d'arrondissement du Front National, il prend le contrôle de la sous-préfecture de Bastia, avant que les Allemands occupent la ville en lieu et place des Italiens. Le 10 septembre, les plénipotentiaires allemands demandent à rencontrer les résistants pour les mettre en garde contre de possibles représailles et les invitent même à se joindre à eux. Le refus de Simon-Jean Vinciguerra est catégorique : « A tout prendre, je préfère être fusillé par vous que par mes camarades ». Commandant les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI), il prend une part active à la lutte de Libération. Après la guerre il joue un rôle politique important, au titre de responsable du Parti communiste.

1 Le Front National de lutte pour la libération et l'indépendance de la France est une organisation de la Résistance intérieure française créée par le Parti Communiste français (PCF), durant la seconde Guerre Mondiale (le 15 mai 1941). Par cette création, le PCF mettait ainsi son organisation clandestine, déjà bien structurée, et l'expérience de ses militants au service d'un large rassemblement de résistants.

Durant l'entre-deux-guerres, Simon-Jean Vinciguerra est l'un des pionniers de la défense de la langue corse. Il l'illustre brillamment par des publications de qualité, tant dans le domaine de la poésie que dans celui du théâtre dialectal.

Dans les années 1936-1938, il est l'un des animateurs du Comité antifasciste et président du Comité de soutien aux Républicains espagnols. Il anime un cours du soir dispensé gratuitement à des adultes n'ayant pas pu continuer leurs études après le certificat d'études primaires.

Après la guerre

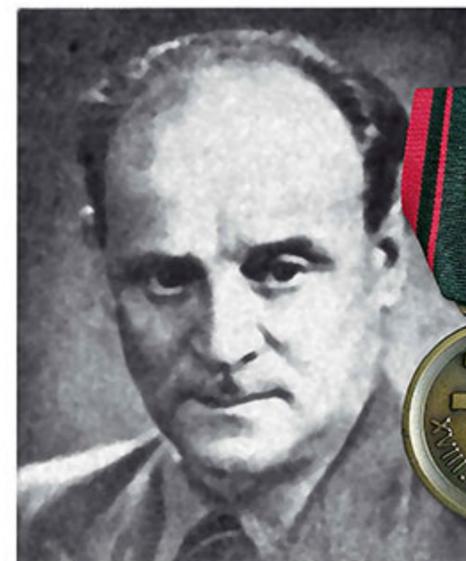
Homme de culture, il est le principal acteur de la relance du « Bulletin de la Société des Sciences Naturelles et Historiques de la Corse », dès 1948.

Simon-Jean Vinciguerra écrivait le latin, le corse et l'italien aussi bien que le français. Il a mis ses talents littéraires au service de la Corse dans le domaine de l'histoire et de la géographie, s'intéressant à la théologie et aux questions économiques et sociales. Il a publié dans la revue « U Muntese » de nombreuses poésies, saynètes et pièces de théâtre en langue corse, des comédies folkloriques et musicales. Il a écrit aussi pour divers journaux, tels « L'Humanité Dimanche » et « La Marseillaise-Corse » qui publieront son « Histoire de la Corse » et son « Histoire de la Résistance (1940-1943) ».

Il est mort à Bastia le 18 novembre 1971. Simon-Jean Vinciguerra était Officier dans l'ordre des Palmes académiques, titulaire de la Croix de guerre et de la Médaille de la Résistance.

En 1993, en hommage post-mortem, son nom est donné à l'établissement scolaire où il a enseigné pendant 30 ans, après y avoir été lui-même élève.

► Simon-Jean Vinciguerra et l'une de ses classes du Lycée de Bastia - année scolaire 1956-1957



▼ Médaille de la Résistance



◀ Croix de guerre

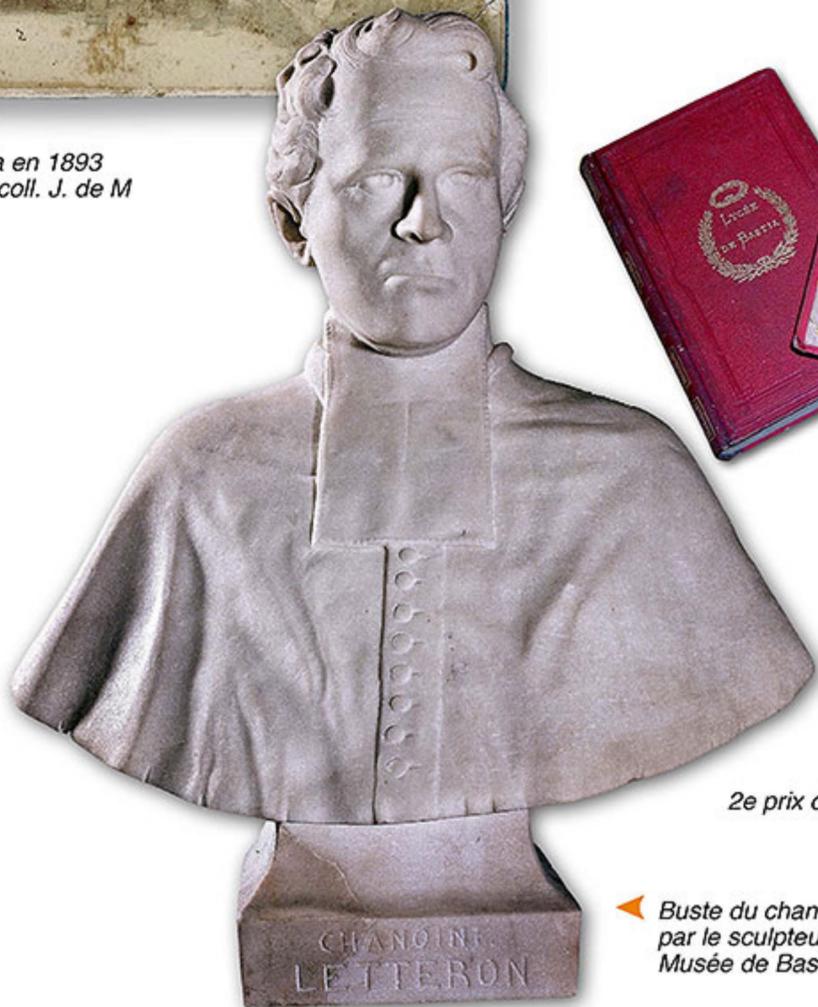
▲ Dans les années 1940





▲ Une classe du Lycée de Bastia en 1893
autour du chanoine Letteron - coll. J. de M

Le chanoine Louis-Auguste Letteron (1844-1917). Champenois d'origine, agrégé de Lettres, il fut nommé professeur au Lycée de Bastia en 1878 et il le restera durant 27 ans, jusqu'à son départ à la retraite, en 1905. Homme de grande culture, il a fondé la Société des Sciences Historiques et Naturelles de la Corse en 1880. À partir de 1898 la Société commença la constitution d'une collection minéralogique, historique et archéologique qui sera le noyau initial du Musée de Bastia



▲ Buste du chanoine Letteron, marbre blanc,
par le sculpteur bastiais Jean-Mathieu Pekle
Musée de Bastia (ph. J.A. Bertozzi)



▲ La sortie du Lycée de Bastia en 1906
Carte postale ancienne
coll. J. Massei

Œuvres dramatiques de Schiller (en 2 volumes) :
1^{er} prix d'histoire et de géographie,
décerné à Pierre Nonza (élève de 6^e), en 1872



▲ Histoire de la Religion :
2^e prix de musique Vocale, décerné à Tristan
Lucchetti (élève de 7^e), en 1858

▲ La classe de rhétorique au Lycée de Bastia
Année scolaire 1891-1892
coll. Bibliothèque Prelà, Bastia



▲ Les professeurs du Lycée de Bastia - Année scolaire 1879-1880 - coll. Bibliothèque Prelà, Bastia

1^{er} rang (debout) : Cucchi fils (musique) - Marietti (8e) - Mancini (9e) - Agostini (préparatoire) - Casanova (préparatoire) - Cucchi père (préparatoire) - Faggianelli (préparatoire) - Giudicelli (préparatoire) - Orsini (commis d'économat) - Quilichini (4e).

2^e rang (debout) : Nivaggioli (6e) - xxxey (physique) - Roy (anglais) - Schott (allemand) - Busquet (5e) - Vaisson (3e) - Hanin (xxx) - xxx (anglais) - Santi (mathématiques) - Verubes (mathématiques) - Luccioni (9e).

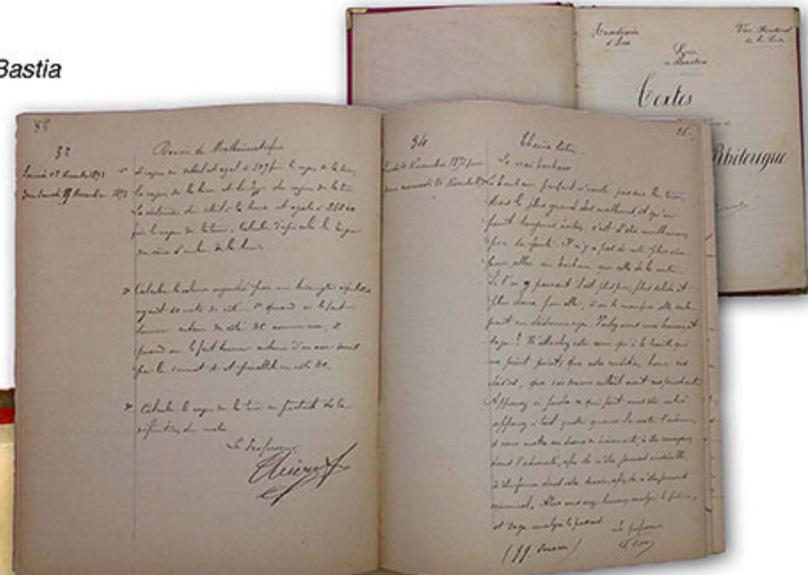
3^e rang (assis) : Lucciana (allemand) - Fanjon (mathématiques) - Letteron (2e) - Ubertain (proviseur) - Franet (vice-recteur) - Manfredi (docteur) - Sisco (rhetorique) - Bonavita (physique).





Billet de retard (1901)
coll. Bibliothèque Prelà, Bastia

J. P. Vincensini portant l'uniforme du Lycée Impérial de Bastia (vers 1860).
Il s'agit de l'uniforme à gros ceinturon, en vigueur sous le Second Empire - coll. J.T.



Un cahier de lycéen bastiais (1892)
coll. Bibliothèque Prelà, Bastia

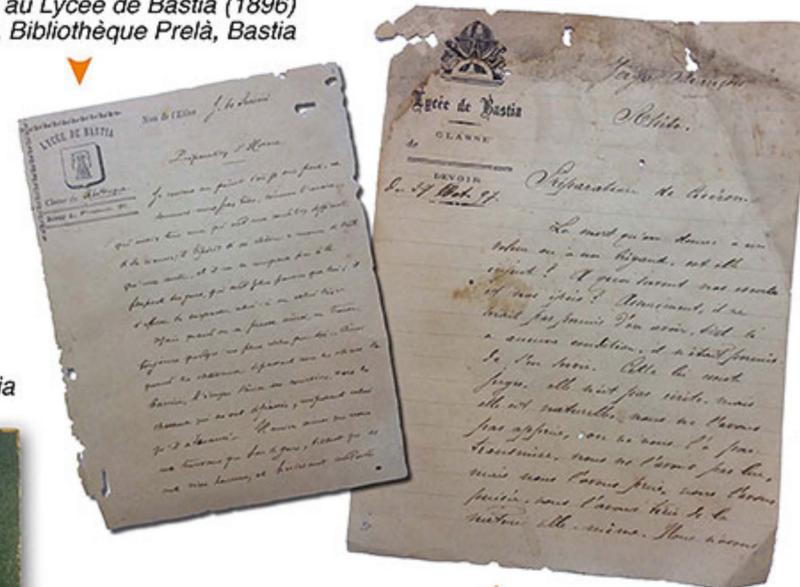


Mise à l'ordre du jour de la classe,
distinguant les élèves méritants (années 1870)
coll. Bibliothèque Prelà, Bastia



Cahier de Gaëtan Sisco, élève au Lycée Impérial de Bastia (vers 1860) - coll. Bibliothèque Prelà, Bastia

Devoir sur table de J. de Suzzoni,
élève au Lycée de Bastia (1896)
coll. Bibliothèque Prelà, Bastia



Devoir sur table de François Zerga,
élève au Lycée de Bastia (1897)
coll. Bibliothèque Prelà, Bastia

Fascicules de la distribution des prix

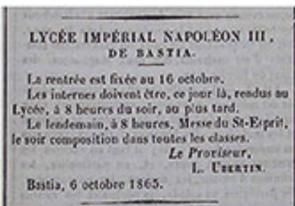


Cahiers de lycéens bastiais (vers 1880)
coll. Bibliothèque Prelà, Bastia

Prospectus du Lycée impérial Napoléon III de Bastia (vers 1850-1860).
Distribué à chaque élève en début d'année,
il donne le règlement intérieur de l'établissement
coll. Bibliothèque Prelà, Bastia



Jacques et Joseph Orsini portant l'uniforme du Lycée de Bastia (vers 1880).
Il s'agit de l'uniforme en vigueur sous la III^e République
coll. L.B.B.



Entrefilet publié dans la presse locale, annonçant la rentrée scolaire de 1865
(L'Observateur de la Corse 6 octobre 1865)
coll. Bibliothèque Prelà, Bastia



Tableau d'honneur trimestriel
décerné à l'élève Charles Galletti (1923)
coll. Bibliothèque Prelà, Bastia



© Artcollection.com

Le Lycée Jean-Nicoli

(notice historique)

Les origines

L'actuel Lycée Jean-Nicoli figure au nombre des bâtiments les plus chargés d'histoire de la ville. La partie la plus ancienne de l'établissement a plus de trois cents ans. Elle est constituée par l'ancien couvent de la "Société des Prêtres de la Mission" dite également "Congrégation des Missionnaires Lazaristes".

Cette congrégation a été fondée à Paris, en 1625, par Vincent de Paul (1581-1660). Celui-ci sera béatifié en 1729 et canonisé en 1737.

La Société des Prêtres de la Mission s'implique dans trois types d'actions d'évangélisation : les missions itinérantes dans les paroisses, la direction de séminaires dans le but de former des futurs prêtres et des missions dans des pays lointains (Afrique, Turquie, Chine, Tibet).

Les débuts à Bastia

À Bastia, l'installation des Prêtres de la Mission s'effectue sur l'initiative du Sénat de la Sérénissime République de Gênes qui y voit un moyen de pacifier les mœurs agitées des insulaires. La construction du couvent des Missionnaires est donc largement financée par l'Etat génois. Le projet, très coûteux, met de nombreuses années à se concrétiser.

Dès 1656, le Sénat réfléchit aux moyens de financer l'opération et en 1665, un premier projet de plan de l'église des Missionnaires est dessiné par l'architecte Bernardo Canevaro. Finalement, on sursoit à la construction de l'église et on décide de commencer par construire de spacieux bâtiments conventuels à l'intérieur desquels on se contentera d'implanter une grande chapelle. Les travaux sont exécutés d'après les plans de l'architecte Giacomo Bonannato, la première pierre est solennellement posée le 8 août 1678.

La construction d'un palais

Les travaux de gros œuvre durent trente ans. En 1709, ils sont quasiment achevés et le gouverneur de la Corse commande au marbrier Domenico Saporito un portail de marbre blanc pour embellir l'entrée principale (qui se trouve alors du côté de la mer). Il le fait surmonter de deux griffons soutenant le blason de Gênes et fait graver sur le linteau une inscription latine commémorative, afin de rappeler la date de fondation et le rôle de commanditaire joué par la Sérénissime République : "DOMUS CONGREGATIONIS MISSIONIS, PIETATE ET MUNIFICENTIA SERENISSIMAE REIPUBLICAE FUNDATA 1678" (les armoiries n'existent plus mais l'inscription est encore en place).

Le couvent est originellement conçu comme un palais, d'ailleurs les documents du début du XVIII^e siècle ne le dénomment pas "convento dei Missionari" mais bien "palazzo dei Missionari". Toutes les salles sont vastes et hautement voûtées, bien éclairées et aérées par de grandes fenêtres. Le complexe architectural est composé de quatre corps de bâtiments, organisés autour d'une cour intérieure de plan carré, bordée de galeries à arcades. Les trois corps principaux, disposés en U, comportent deux étages, tandis que l'aile Est, fermant la cour vers la mer, ne compte qu'un rez-de-chaussée couvert d'une grande terrasse, formant belvédère. Il faut imaginer qu'à l'origine, l'entrée principale se trouvait justement de ce côté, face à la mer. La façade qui longe l'actuel cours Pierangeli n'était donc que la façade arrière. Elle donnait primitivement sur un vaste terrain clos qui s'étendait jusqu'à l'actuelle rue Napoléon. Au nord, s'étendait un jardin raffiné aux allées régulières délimitant des parterres aux formes géométriques.

En 1716, trente-huit ans après la pose de la première pierre, le Sénat de Gênes entreprend de faire adjoindre une grande église à l'établissement. La chapelle primitive, implantée dans l'angle Sud-Est des bâtiments, est jugée insuffisante,

les jours de fêtes, pour accueillir l'assemblée des religieux et des fidèles. Les plans de l'église, expressément demandés par le Doge de Gênes, lui furent envoyés et par lettre en date du 17 mars 1716, il informait le gouverneur de sa "pleine satisfaction quant au choix du site et au dessin du projet".

Deux ans après le début du chantier, en 1718, on commande au sculpteur Francesco Baratta, de Carrare, un grand portail de marbre blanc pour orner dignement la façade de l'église. De nouveau, on fait surmonter le linteau des armoiries de Gênes (le fronton de ce portail, vandalisé sous la Révolution, est actuellement conservé au Musée de Bastia).

Les travaux de construction de l'église furent longs, s'étendant sur près de sept années. En 1723, le gros œuvre peut être considéré comme achevé et il ne reste plus qu'à en perfectionner le décor. La nouvelle église est élevée sur l'emplacement d'une très ancienne chapelle dédiée à Notre-Dame du Mont Carmel. Dans ses premières années d'existence, le vocable de l'église des Missionnaires reprend ce nom (*chiesa Santa Maria del Carmine*). La canonisation de Saint Vincent de Paul (en 1737), fondateur de la congrégation, incitera les religieux bastiais à placer leur église sous son invocation et à changer le nom de l'édifice (*chiesa San Vincenzo de' Paoli*).

Une histoire très mouvementée

En 1769, après le rattachement de la Corse à la France, le bâtiment est choisi pour devenir le siège du gouvernement de l'île. Les autorités françaises décident de ne pas s'installer dans l'ancien palais des Gouverneurs génois et choisissent le cœur de la ville basse. On confine alors les Missionnaires Lazaristes dans une seule aile et l'on réquisitionne les autres. Les religieux y demeurent jusqu'à ce que la Révolution les en chasse définitivement (la loi du 10 juillet 1791 transfère alors à l'Etat la pleine propriété des couvents des ordres supprimés). Pendant les règnes successifs de Louis XV et de Louis XVI, le bâtiment est donc dénommé "palais du Gouvernement". À cette époque, les armoiries de la Sérénissime République de Gênes qui surmontaient la porte principale du couvent et de son église sont martelées. On y applique des fleurs de lys en métal doré afin de les transformer en blason du Roi de France. Au début des années 1790, en pleine tourmente révolutionnaire, ces blasons sont vandalisés, on arrache les fleurs de lys et l'on brise les couronnes qui les surmontent.

Un inventaire mobilier, dressé en 1790 par les autorités révolutionnaires, énumère sur quatre pages les tableaux, statues, pièces d'orfèvreries, meubles et orques dont l'église était richement pourvue. Rien de cela n'est laissé en place. Toutefois, les décors de stuc échappent heureusement aux destructions.

Lors du bref rattachement de la Corse à l'Angleterre, en 1794 et 1795, le palais demeure le centre du pouvoir politique de l'île et devient le siège officiel du gouvernement du Royaume anglo-corse.

De 1796 à 1799, sous le Directoire, l'aile Nord-Est (côté place Saint-Nicolas) est affectée au siège de l'Administration Centrale du département du Golo, dont Bastia était le chef-lieu. En 1799, des aménagements d'envergure sont réalisés dans la grande salle destinée à la tenue des séances de l'Administration Centrale.

Durant cette période, le rez-de-chaussée et les autres ailes sont transformés en caserne, destinée à loger une partie de la garnison de la ville.

De 1800 à 1811, l'édifice continue à abriter les bureaux de l'Administration départementale et prend le titre d'Hôtel de la Préfecture du département du Golo. Les fonctionnaires départementaux continuent à cohabiter avec les militaires.

En avril 1811, les départements du Golo et du Liamone sont fusionnés pour créer un département unique, celui de la Corse. Les archives de l'ancien département sont mises en caisse pour être transférées à Ajaccio, de même que le mobilier qui était mis à disposition de l'ancien préfet. Les archives, meubles et effets sont transportés sur le môle du Vieux-Port et embarqués sur le Bâtiment de l'Etat "Le Castor".

Dans le courant de l'année 1811, le premier étage du bâtiment est affecté à une nouvelle entité administrative : la Sous-Préfecture de Bastia. Quant au second étage, il est cédé à la Ville qui y installe la Mairie et la Bibliothèque Municipale.

Entre 1815 et 1817, des changements successifs se produisent dans la répartition des différentes entités administratives.

Dans le courant des années 1820, l'armée blanchit l'intérieur de l'église et dépouille sa façade de tous ses ornements. Elle est alors transformée en entrepôt pour l'artillerie.

Le 8 février 1832, la Ville de Bastia achète l'ancien couvent des Jésuites (actuel collège Simon-Vinciguerra) afin d'y ouvrir un collège municipal et de pouvoir également y transférer ses services. C'est ainsi que la Mairie, le Bureau de Police et la Bibliothèque Municipale envisagent de quitter l'ancien couvent des Missionnaires, moyennant la réalisation de travaux d'aménagement.

Au mois d'avril 1836, le Conseil Municipal vote le transfert définitif des locaux que possède la Ville dans l'ancien couvent des Missionnaires afin que l'Armée occupe pleinement le bâtiment. En échange, l'Armée cède à la Ville une partie des anciens jardins qui se trouvaient au nord-ouest du bâtiment (8300 m²). Sur ce terrain, la Ville pourra tracer une rue nouvelle, mettant en communication la place du marché et la place Saint-Nicolas. Selon les termes de cet échange, la Ville s'engage à faire réaliser à ses frais une longue terrasse, large de 4 mètres, bordée d'un garde-corps de fer forgé et accessible par un double escalier. C'est ainsi que l'on a décidé le "retournement" de l'édifice, puisque l'ancienne façade arrière, donnant sur des jardins, va devenir la façade principale, donnant sur une rue nouvelle (l'actuel cours Pierangeli). Une disposition de l'échange prévoit également que dans les trois ans qui suivront la signature de l'accord, le siège de la Cour sera libéré aux frais de la Ville. Le processus sera bien plus long que prévu. L'accord ne sera ratifié par le Ministre de la guerre qu'en 1837 et légalisé 16 ans plus tard. La Cour déménagera en 1858.

En janvier 1841, le Conseil Municipal entérine le tracé d'un nouvel axe urbain, le cours Louis-Philippe (actuel cours Pierangeli). La municipalité envisage de revendre les terrains acquis au nord-ouest des Missionnaires pour que des particuliers y fassent construire des maisons "toutes bâties sur un modèle uniforme". C'est ainsi que l'ancien couvent se retrouve au cœur d'un nouvel ensemble urbain qui se veut élégant et moderne.

Si un accord est entré dans les faits entre l'Armée et la Ville, rien n'est encore réglé avec l'administration judiciaire. Au mois de février 1841, le maire dénonce l'état inconvenant du corps de bâtiment "appelé Palais". Le 5 mai 1841, le Conseil Municipal vote un crédit de 12 000 francs pour faire face aux travaux les plus urgents, en attendant une solution définitive.

En 1842, la mort accidentelle du prince héritier (le duc d'Orléans) émeut les Bastiais qui lui vouaient une sympathie toute particulière depuis sa visite officielle à Bastia en 1835 et son intervention en faveur de l'ouverture d'un Collège Royal dans la ville. On décide de débaptiser le cours Louis-Philippe pour le nommer cours d'Orléans. On songe à commander une statue du prince pour l'installer au milieu de la promenade, face à l'ancien couvent des Missionnaires, mais ce projet ne sera jamais concrétisé.

De 1848 à 1852, la Cour Royale demeure dans ses locaux du couvent des Missionnaires mais change son nom pour celui de Cour d'Appel de la Corse, puis de Cour Impériale en 1852.

En 1858, le nouveau palais de justice de Bastia est inauguré et le siège de la Cour Impériale y est transféré.

L'ensemble des bâtiments des Missionnaires, désormais entièrement dévolu à l'armée, prend le nom de "Caserne Marbeuf".

En 1922, l'ancienne église des Missionnaires, qui n'est plus utilisée par l'armée, est mise à la disposition de la Ville qui y transfère son Musée municipal.

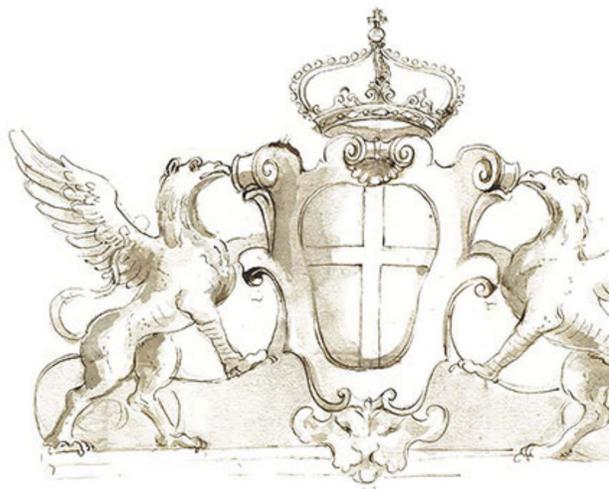
Des lieux dédiés à l'enseignement

Durant les années 1930, les proviseurs successifs du Lycée de Bastia ne cessent de souligner que leurs effectifs ne sont plus compatibles avec la surface offerte par l'établissement. La situation devient encore plus problématique au lendemain de la Seconde Guerre. En effet, à la suite des bombardements de 1943, une partie des bâtiments est inutilisable ou a disparu (l'aile nord est entièrement détruite). En 1946, sous l'impulsion de Paul Giacobbi, alors Ministre de l'Education Nationale, une solution est proposée pour le redéploiement du lycée de Bastia. On décide de le déplacer dans les locaux de la caserne Marbeuf. En 1947, la propriété de la caserne est transférée au ministère de l'Éducation nationale.

Dans les années 1950, on entreprend des travaux afin de convertir la caserne en établissement d'enseignement secondaire. On dote le complexe architectural d'une nouvelle aile : le "pavillon scientifique" (actuels locaux de l'Institut Régional d'Administration), sur les plans de l'architecte Jean Démaret (1897-1967). L'établissement prend alors le nom de "Lycée Marbeuf".

En 1982, l'établissement est converti en Lycée d'Enseignement Professionnel et les filières de l'Enseignement général sont transférées au lycée du Fango (lycée Giocante de Casabianca).

De nos jours, l'établissement porte le nom d'un héros de la résistance, Jean Nicoli (1899-1943). Instituteur et directeur d'école, il est arrêté en juin 1943 et exécuté le 30 août de la même année. Aujourd'hui, le lycée des métiers Jean-Nicoli accueille environ 500 étudiants.



► Jean Nicoli (1899-1943)



Vers 1920

Stèle à la mémoire de Jean Nicoli, érigée dans les escaliers du lycée qui porte son nom (cliché René Casamatta)

Jean Nicoli est né le 4 septembre 1899 à San Gavino di Carbini dans une famille de 5 enfants, ses parents exercent la profession d'épiciers.

Après avoir fréquenté l'école primaire de son village et le cours complémentaire de Levie, il passe le brevet élémentaire en 1916. Souhaitant devenir instituteur, il entre à l'Ecole Normale d'Ajaccio à l'âge de dix sept ans.

En 1920, après avoir accompli son service militaire, il rejoint son premier poste à l'école primaire de Sorio, dans le Nebbio.

En 1922, il épouse une institutrice, qui lui donne un fils en 1923 (Don Jacques), alors qu'il est en poste à Sainte Lucie de Porto-Vecchio.

En 1924, il est en poste à San Gavino di Carbini. Pour la rentrée suivante, Jean Nicoli et son épouse obtiennent un poste double dans le Haut-Sénégal (actuellement Mali), à Kayes puis à Bamako. C'est en Afrique, en 1925, que naît la fille du couple (Francette).

Les Nicoli restent en Afrique jusqu'en 1934. Jean Nicoli y devient directeur d'école à Mopti.

La dégradation de l'état de santé de sa femme l'oblige à rentrer en France. Jean Nicoli enseigne durant un an à Paris, dans une école de la rue Lepic. Il participe aux manifestations du Front Populaire et adhère au Parti Socialiste.

A Paris, son épouse reçoit des soins mais son état ne s'améliore pas. Elle meurt en 1937, en Corse, alors que son mari est directeur d'école à Propriano.

Républicain de gauche et intellectuel engagé, il est journaliste à ses heures. En 1938, il dénonce vigoureusement dans la presse les prétentions irrédentistes du régime fasciste.

Pendant la guerre

Quand la guerre éclate, Jean Nicoli est mobilisé dans le Génie à Corte, puis à Rodez. Revenu à la vie civile après l'armistice, il rentre en Corse en 1940. Comme de nombreux enseignants de sa génération, indigné par l'action du régime de Vichy, il rejoint le Front National¹. Il participe à la formation des premiers groupes de résistants à San Gavino di Carbini et à Casalabriva.

En novembre 1942, les troupes italiennes débarquent en Corse pour l'occuper, Jean Nicoli entre alors dans la clandestinité. Depuis le Sartenais, il a des contacts avec d'autres membres actifs du Front National (François Carli, Nonce Benielli, Arthur Giovonni), avec lesquels il

s'efforce de trouver des armes. Le 28 décembre 1942, il adhère au Parti communiste clandestin. On lui confie la responsabilité de l'armement du FN, dans le cadre de la préparation de la lutte armée en Corse. Il contribue activement à la réception et à la distribution des armes en provenance d'Alger, par parachutage et débarquement de sous-marins.

En février 1943, il fait partie du groupe qui accueille le sous-marin Casabianca dans la baie d'Avone. Jean Nicoli et André Giusti partent ce jour-là avec une camionnette à double fond et livrent un important stock d'armes aux partisans de Sainte-Marie-Sichè et de Petreto-Bicchisano. Au début du mois de juin, il accueille une nouvelle fois le Casabianca, dans la propriété de Dominique Poli, à Solenzara.

Le 17 juin 1943, il échappe de peu à une arrestation à la Brasserie Nouvelle à Ajaccio, mais il est activement recherché par l'OVRA² (la police secrète de Mussolini) qui possède une photo de lui.

Il est arrêté le 27 juin 1943 par les agents de l'OVRA, en même temps que Jérôme Santarelli, autre responsable du FN. Tous se trouvaient chez Jacques Bonafedi (rue Solferino à Ajaccio) où ils préparaient un nouveau débarquement d'armes du sous-marin Casabianca, cette fois-ci dans la région des Agriates.

Jean Nicoli est incarcéré à Ajaccio jusqu'à son transfert à Bastia, le 26 août 1943. Un plan d'évasion est mis au point avec les cheminots, mais les militaires italiens, sans doute informés, le transfèrent par la route plutôt que par le rail.

Les 27 et 28 août 1943, il est jugé à Bastia par le tribunal militaire italien qui le condamne à mort pour espionnage.

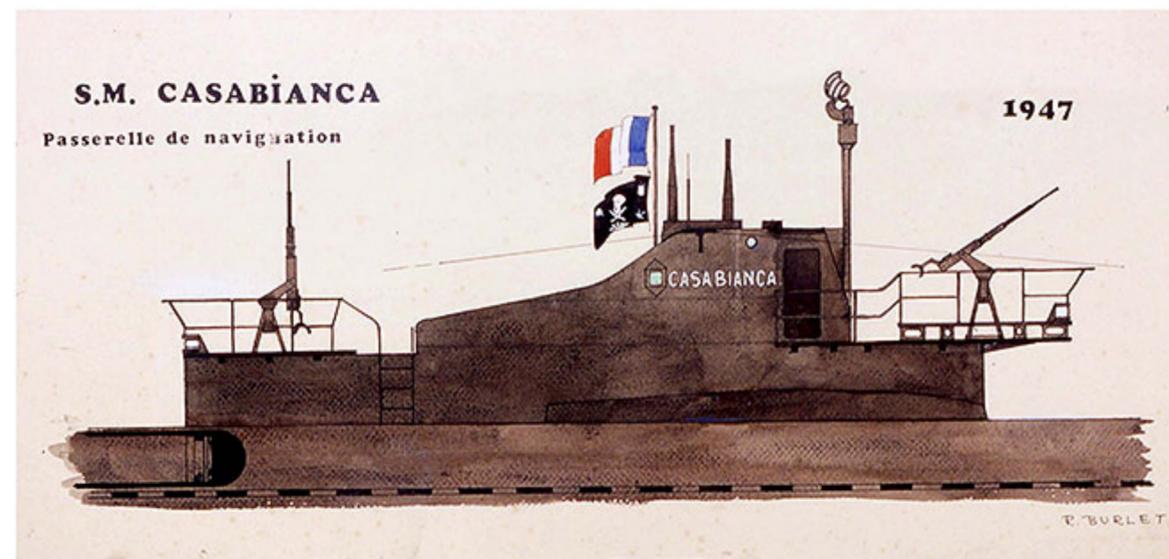
La sentence est exécutée le 30 août 1943. Jean Nicoli refuse d'être fusillé dans le dos comme le précisait sa condamnation, et lance à ses bourreaux : « Vous n'avez pas le courage de me regarder dans les yeux... Vous êtes des lâches ! ». Il est alors frappé à coups de crosse, et décapité à l'arme blanche.



Dans les années 1930



Monument à la mémoire de la Résistance corse, érigé sur la plage de la marine de Solaro



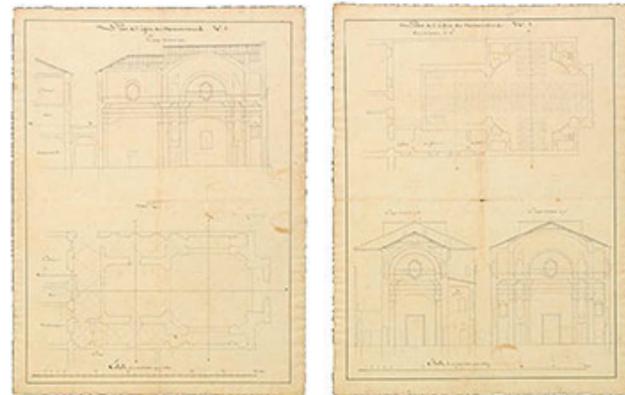
Le sous-marin Casabianca (coll. Musée de Bastia)

¹ Le Front National de lutte pour la libération et l'indépendance de la France est une organisation de la Résistance intérieure française créée par le Parti Communiste français (PCF), durant la seconde Guerre Mondiale (le 15 mai 1941). Par cette création, le PCF mettait ainsi son organisation clandestine, déjà bien structurée, et l'expérience de ses militants au service d'un large rassemblement de résistants.

² OVRA : Organizzazione di Vigilanza e Repressione dell'Antifascismo. Créée en 1926, elle traquait les opposants au régime qui étaient ensuite déferés devant des tribunaux spéciaux.



▲ Notre Dame du Mont Carmel



L'inventaire de 1790 mentionne ces quatre grands bustes reliquaires qui se trouvaient alors dans les niches murales de l'église des Missionnaires Lazaristes. Après la Révolution, ils ont été transférés dans le chœur de l'église Saint Jean-Baptiste, ainsi qu'une seconde série de quatre bustes plus petits, qui se trouvaient sur le maître autel.



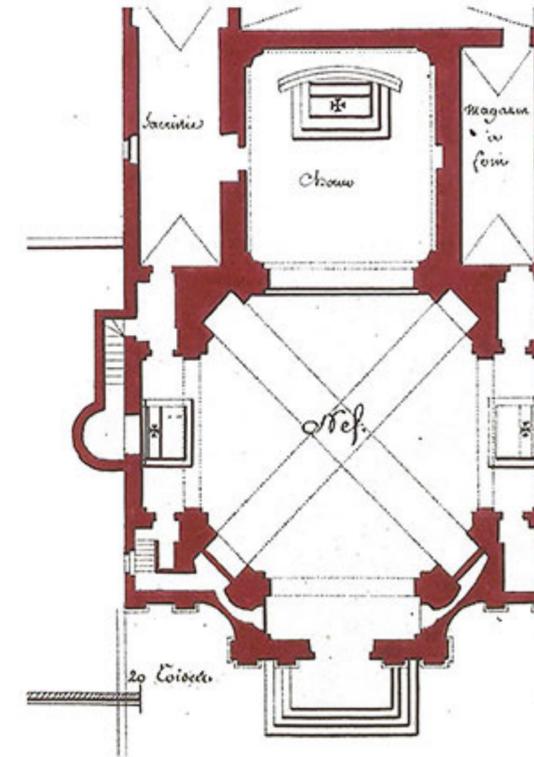
En 1716, trente-huit ans après la pose de la première pierre des bâtiments conventuels, on entreprend d'adjoindre une grande église au couvent des Missionnaires Lazaristes. Jusqu'à lors, en guise de chapelle, les religieux utilisaient une pièce de plan carré, implantée en rez-de-chaussée, dans l'angle sud-est des bâtiments. Le chantier de l'église dure près de sept ans et le gros œuvre n'est achevé qu'en 1723.

La nouvelle église est construite sur un terrain jouxtant le couvent, occupé par une très ancienne chapelle dédiée à Notre-Dame du Mont Carmel. Cette chapelle était séparée des bâtiments conventuels par un étroit chemin public. Sa porte était tournée vers la mer. La nouvelle église se substitue à l'ancienne chapelle dont elle reprend le vocable (chiesa Santa Maria del Carmine). En 1737, la canonisation de Saint Vincent de Paul, fondateur de la congrégation des Missionnaires Lazaristes, permettra de placer l'église de l'établissement bastiais sous son invocation. A partir de cette date, l'édifice est communément appelé chiesa San Vincenzo de' Paoli.

◀ Plans et coupes de l'ancienne église des Missionnaires (coll. S.H.D., Vincennes)

La Révolution ferme les dix couvents que comptait Bastia, l'établissement des Missionnaires n'échappe pas au mouvement. Un inventaire mobilier, dressé en 1790 par les autorités révolutionnaires, énumère sur quatre pages les tableaux, statues, pièces d'orfèvreries, meubles et orgues dont l'église était richement pourvue. Rien de cela n'est laissé en place. Les trois autels que contenait l'édifice sont démolis afin de libérer de l'espace au sol. L'église sert alors d'entrepôt militaire. Cependant, la majeure partie du décor de stuc échappe aux destructions, de même que deux séries de quatre bustes reliquaires, que l'on transfère dans le chœur de l'église Saint Jean-Baptiste.

Dans les dernières années du XVIII^e siècle, les étages supérieurs de l'aile nord-est (côté place Saint-Nicolas) sont occupés par divers services administratifs. Le reste des bâtiments est investi par l'armée et transformé en caserne. En 1818, l'armée fait dresser un relevé très précis de l'église afin de la transformer en chambrée à soldats. On constate que les volumes ne s'y prêtent pas car ils sont inchauffables l'hiver. Dans le courant des années 1820, l'armée blanchit l'intérieur de l'église, dépouille sa façade de tous ses ornements et la transforme en entrepôt pour l'artillerie.

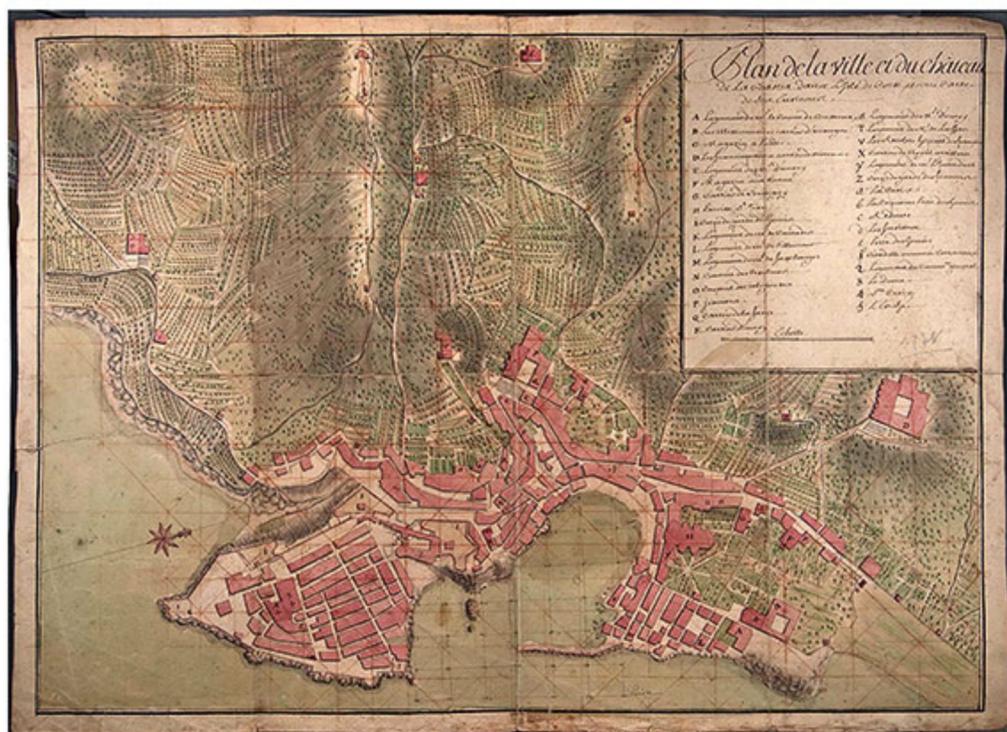


◀ Plan de l'église en 1772, montrant l'implantation au sol des trois autels que contenait l'édifice et le perron de la porte principale



▲ Saint Vincent de Paul





▲ Plan de Bastia en 1738 - coll. Bibliothèque Prelà - cliché J.F. Pingeon



◀ Détail de la vue de 1731

Dans les années 1730, le bâtiment qui abritera le lycée Jean Nicoli est le couvent des Missionnaires Lazaristes. Comme la plupart des couvents de l'époque, il est construit en périphérie de la ville car les religieux recherchent le silence et le calme. Au XIX^e siècle, la construction de nouveaux quartiers a métamorphosé la ville et le bâtiment se trouve aujourd'hui inséré en plein tissu urbain.

La façade principale de l'édifice est tournée vers la mer. La grande porte donnant accès à la cour intérieure est surmontée des armoiries de la Sérénissime République de Gênes. A l'arrière du bâtiment, à l'emplacement de l'actuel cours Pierangeli, s'étendent les jardins des religieux.

▼ Détail du plan de Bastia en 1738



- 1 Le couvent des Missionnaires Lazaristes, actuel Lycée Jean-Nicoli.
- 2 L'actuelle place Saint Nicolas est encore un terrain vague.
- 3 Le couvent des Franciscains observants (couvent Saint-François), érigé sur les hauteurs, domine la ville. Il sera transformé en hôpital militaire au XIX^e siècle.
- 4 L'oratoire de la confrérie Saint Roch est entouré de jardins. Sa façade principale donne sur la strada San Rocco (actuelle rue Napoléon).
- 5 La maison De Battisti, qui fut l'une des plus luxueuses de Bastia, est constituée dans le voisinage immédiat de l'église des Missionnaires Lazaristes. En 1738, cette maison est louée par le comte de Boissieux, général des armées de Louis XV, envoyé dans l'île à la demande de la Sérénissime République de Gênes pour mater les rebelles corses.

- 6 Le palais Galeazzini est construit face à la mer. A cette époque, le quai des Martyrs n'existe pas encore ; il ne sera aménagé qu'en 1844.
- 7 L'oratoire de la confrérie de l'Immaculée Conception est entouré de jardins.
- 8 L'église Saint Jean-Baptiste ne possède pas encore sa façade caractéristique aux clochers jumeaux. Celui de gauche fut construit en 1810, celui de droite ne date que de 1864. La façade latérale de l'église ne donne pas encore sur la place du Marché (place de l'Hôtel de Ville) mais sur le jardin de la maison Favalelli.
- 9 Le Vieux Port. A cette époque, la Corse est génoise, le port de Bastia est fréquenté par des galères et des navires marchands pavés du drapeau de l'Etat génois (une croix rouge sur fond blanc).





▲ La salle des sciences au début du XX^e siècle



▲ Cahier de C. Zarri, élève de l'externat Saint Joseph fin du XIX^e siècle coll. Bibliothèque Prelà - fonds Biaggini.



▲ Témoignages de satisfaction hebdomadaires décernés à Anna Galletti, élève du pensionnat Saint Joseph - 1923 et 1927 coll. Bibliothèque Prelà - fonds Biaggini.



▲ Le pensionnat Saint Joseph vers 1920



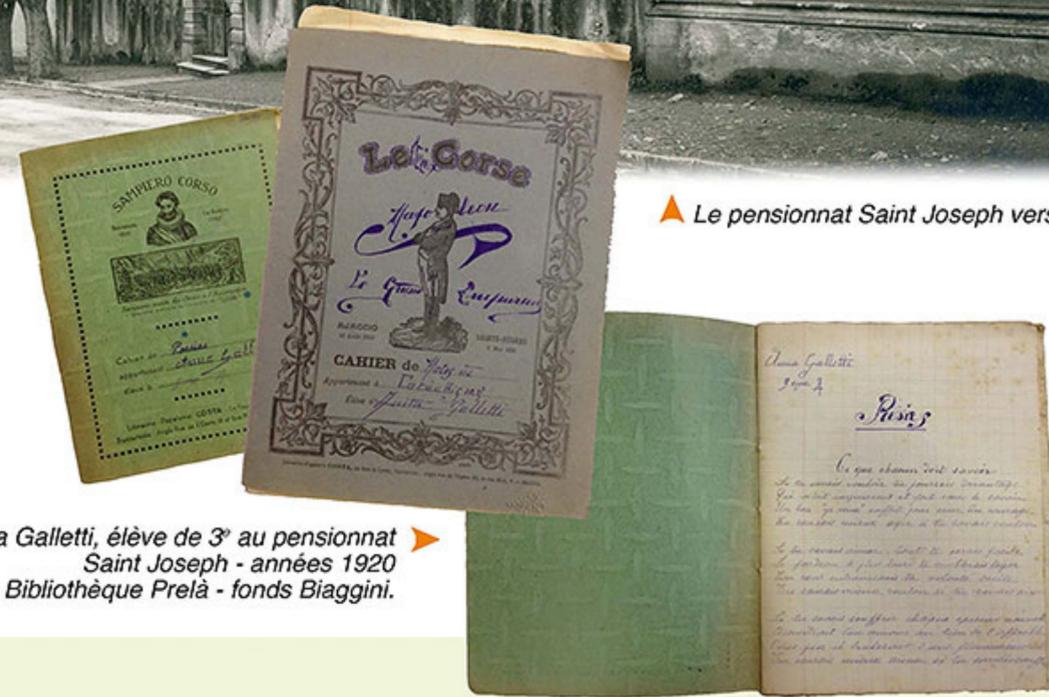
▲ Les classes primaires vers 1901



▲ Prix de fin d'année décerné à Anna Galletti, élève du pensionnat Saint Joseph - 1923 coll. Bibliothèque Prelà - fonds Biaggini.



▲ Cahiers d'Anna Galletti, élève de 3^e au pensionnat Saint Joseph - années 1920 coll. Bibliothèque Prelà - fonds Biaggini.





▲ La salle de dessin au début du XX^e siècle. Les élèves s'y exerçaient à reproduire des modèles en plâtre, des gravures et des photographies.



▲ La salle de dessin vers 1920

Au XIX^e siècle, l'éducation des jeunes filles de la bonne société comprenait obligatoirement des matières artistiques : le piano, le chant, le dessin et la peinture.

Les religieuses étaient d'excellentes enseignantes d'arts plastiques et nombre de leurs élèves acquièrent de solides bases en dessin.



▲ Portrait, par Elise de Buttafoco, élève de l'externat Saint Joseph - juillet 1882 coll. part.

▲ Portrait, par Elisa Casta, élève du pensionnat Saint Joseph, 1^{er} juillet 1901 - coll. Part.



▲ Attrape !, par Elisa Casta, élève du pensionnat Saint Joseph, 11 juillet 1906 coll. Part.



▲ Agnus Dei, par Elisa Casta, élève du pensionnat Saint Joseph, 29 avril 1909 coll. Part.



▲ L'ange Raphaël, par Elisa Casta, élève du pensionnat Saint Joseph, 25 janvier 1901 - coll. Part.



▲ L'extase, par Padoue Nicolini, élève du pensionnat Saint Joseph 15 janvier 1903 - coll. part.

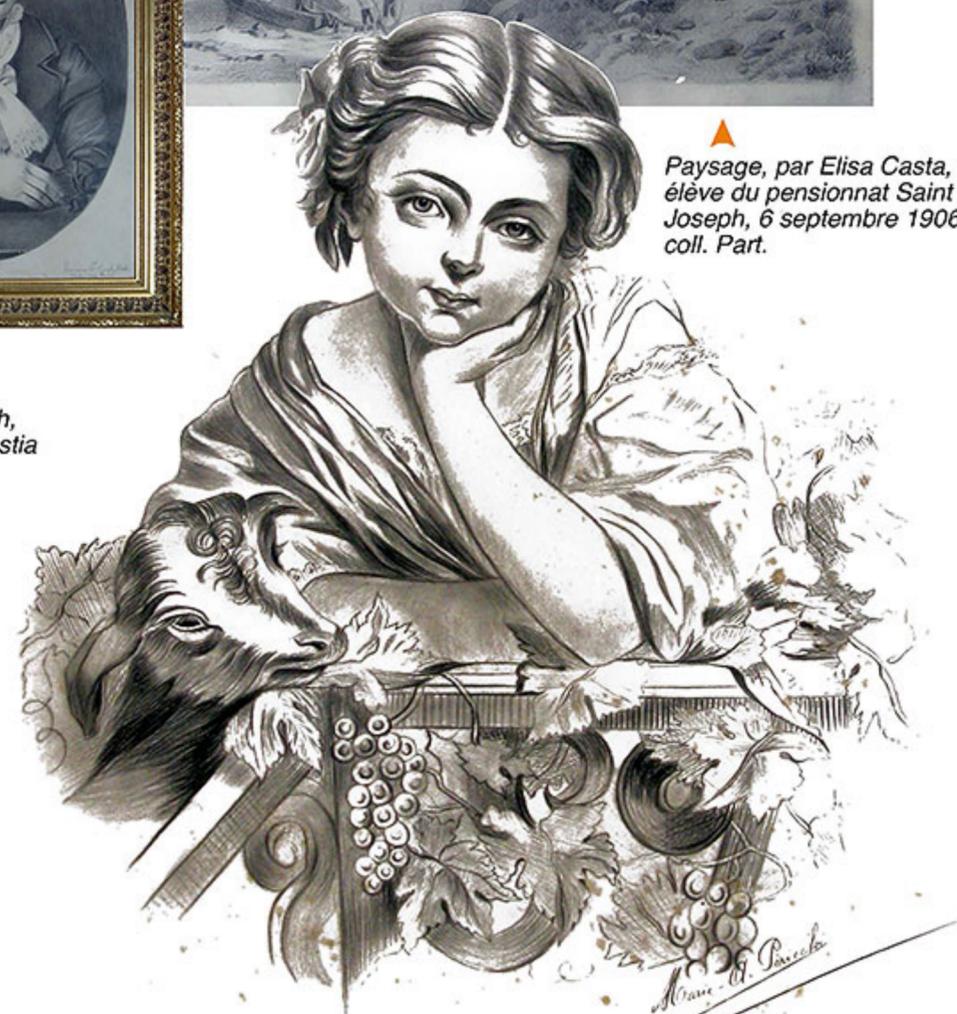
▲ Mademoiselle Tranquille, par Marie-Antoinette Pericchi, élève du pensionnat Saint Joseph, 15 avril 1902 - coll. Musée de Bastia



▲ Heureuse Enfant, par Marie-Antoinette Pericchi, élève du pensionnat Saint Joseph, 28 mars 1903 coll. Musée de Bastia



▲ Paysage, par Elisa Casta, élève du pensionnat Saint Joseph, 6 septembre 1906 coll. Part.





Les deux cartes d'Etat-Major sont de grandes dimensions (cliché Pascal Renucci)

La plus petite carte représente le nord de l'Italie (cliché Pascal Renucci)

Dans la sacristie de la chapelle, on conserve encore des drapeaux américains, anglais et français qui pavoisaient la façade du bâtiment à cette époque.

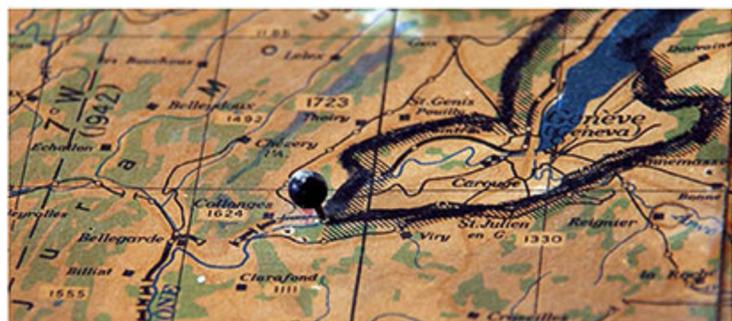
D'octobre 1943 à septembre 1944, le bâtiment est réquisitionné et occupé par les armées alliées. Le pensionnat est fermé mais les classes primaires restent ouvertes. Pour compenser le manque à gagner, les religieuses s'occupent de l'intendance et entretiennent le linge des militaires.

Au troisième étage, une salle d'étude est utilisée par l'Etat Major pour préparer le débarquement des armées alliées en Méditerranée. Deux grandes cartes imprimées aux Etats-Unis en 1942, sont collées sur les murs.

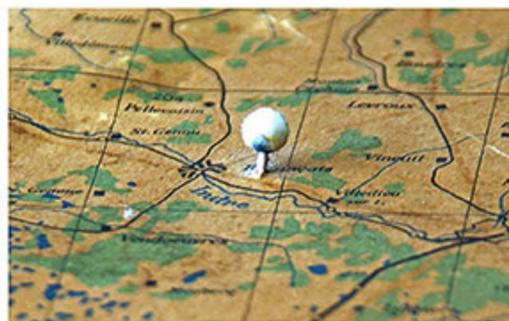


Le « Journal de guerre », tenu par l'une des religieuses en 1943 et 1944, mentionne les drapeaux et la salle des cartes :

- 7 avril 1944 : « Dans la cour d'honneur flottent les trois drapeaux alliés : au milieu l'américain, à droite le français, à gauche l'anglais ».
- 21 septembre 1944 : « Le colonel Mills a dit à la Mère Supérieure que c'est de notre maison que sont partis tous les ordres pour les bombardements de la côte du débarquement du midi. La Salle d'Etude, transformée en Salle de Guerre a vu les généraux Martin, Giraud, De Gaulle, Canon, Wilson, le gendre de Churchill, le fils de Roosevelt, un prince de Hollande ».



Des épingles ont été plantées à des endroits stratégiques (cliché Pascal Renucci)



Le nom de certaines villes a été écrit en gros sur des petits bouts de papier : Luxembourg, Verdun, Nancy... (cliché Pascal Renucci)



La plus grande carte représente la France, l'Italie et le sud de l'Allemagne (cliché Pascal Renucci)

La mer est peinte avec une peinture ardoise permettant d'écrire dessus avec de la craie. Les cartes sont datées de 1942. (cliché Pascal Renucci)

